U d'/of OTTAWA
39003004821053

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/coupsdaileetcoup00trem

10089.2
U370-1

COUPS D'AILE ET COUPS DE BEC

U. O.

POÉSIES DIVERSES

COUPS D'AILE

ET

COUPS DE BEC

PAR

REMI TREMBLAY

MONTREAL

IMPRIMERIE GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1888

UNIVERSITÉS

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en l'année mil huit cent quatre-vingt-huit, par Rémi Tremblay, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

PS
8489
.R45C6
1888

PREMIÈRE PARTIE

POÉSIES DIVERSES

IMPROMPTU

A P. A. J. Voyer, alors rédacteur de la *Concorde*.

Souvent j'ai cherché dans ma tête
Des rimes pour le jour de l'an ;
Quand revient cette belle fête,
Pour la chanter je vais rêvant.
Ma lyre est toujours impuissante
A rendre ce que je ressens.
Une chronique intéressante,
Un écrit plein de gros bon sens
Sont mieux goûtés qu'un long poême,
Ramassis de vers trop pompeux ;
Mais le grand malheur est que j'aime

A parler la langue des dieux.
Je la bégaie à ma manière,
Et ne puis jamais m'empêcher
De m'accrocher à la crinière
Du cheval enclin à broncher,
Que l'on a surnommé Pégase.
Quand sur lui je puis me jucher,
Au lieu de planer, moi je jase,
Quitte à le faire trébucher.
Ce préambule est pour te dire,
Mon ami P. A. J. Voyer,
Que lorsqu'en vers je veux écrire
Je m'expose à me dévoyer.
Je ne sais plus écrire en prose,
Je te le dis en vers boîteux ;
Que tu comprennes bien la chose,
Je crois que ce n'est pas douteux.
— Mais il est bien temps que j'aborde
Le sujet que j'ai médité :
Au rédacteur de la *Concorde*
Je souhaite prospérité.

Trois-Rivières, 29 décembre 1883.

FANTAISIE

" Eh ! bien, en vérité, les sots auront beau dire,
" Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire."
Alfred de MUSSET.

Lorsque, du haut du ciel, ta demeure dernière,
Illustre de Musset, tu tournes vers la terre
Un regard curieux, profond, compatissant,
Tu dois prendre en pitié plus d'un scribe impuissant
Qui veut intéresser et qui n'a rien à dire,
Ce qui fait que sa prose est ennuyeuse à lire.
Pour le rimeur tu dois te montrer indulgent ;
C'est surtout celui-là qui n'a jamais d'argent.
Or, je puis en juger : je n'ai ni sou, ni maille,
J'écris souvent en prose et souvent je rimaille.
C'est pourquoi j'ose ici protester en disant :
Eh, bien ! non ; griffonner ce n'est pas amusant.
Je dis que, lorsqu'on a le diable dans sa bourse,
Une plume n'est pas la meilleure ressource
Pour l'en faire sortir. Et puis, s'il faut payer
Un compte, on aurait tort de vouloir s'égayer
En écrivant. De fait, pour solder des mémoires,
C'est de l'argent qu'il faut et non pas des grimoires,
Que le public ne peut tenir à déchiffrer,
Et qu'on n'a jamais vu les banquiers encoffrer.

J'écris parcequ'il faut donner de la copie,
Mais j'aimerais autant jouer à la toupie,
Ou gouverner un peuple, ou brasser des millions,
Ou tenir la charrue et tracer des sillons ;
Car c'est, à mon avis, un travail plus utile
De cultiver du blé que d'écrire sans style.
Et je pourrais citer nombre d'illustres gueux
Qui trouvaient le métier aussi plat qu'ennuyeux.

Malgré tout, bien ou mal, il faudra que j'écrive.
Quel remède aujourd'hui faut-il que je prescrive ?
Quelles sont les erreurs que je dois signaler ?
Les travers, les abus dont je dois vous parler ?
Il n'en existe pas : tout s'arrange à merveille.
La sainte charité règne ici ; chacun veille
A l'intérêt public ; l'égoïsme n'est plus ;
Le riche à l'indigent veut donner son surplus ;
Le pauvre a du travail, il ne veut pas d'aumône ;
Son unique désir est de voir sur le trône
De France un nouveau roi descendant des Bourbons !
Du moins c'est ce qu'on dit. Les nôtres sont si bons
Qu'il faut les accuser de franc-maçonnerie
Et les calomnier ; la grande loterie
Qu'on a voulu lancer pour nos bons défricheurs,
A fort scandalisé certains vieux rabâcheurs,
Et nos hommes d'Etat, à leurs devoirs fidèles,
N'ont jamais négligé de poser en modèles.....

Pour les peintres ; si bien que la postérité
Dira qu'ils ont toujours cherché la vérité.

S'ils ne la trouvent pas, c'est que cette inconnue
Se cache dans un puits en petite tenue.
On dit qu'en la voyant dans ce déshabillé
Plus d'un législateur se détourne effrayé.
Comme il porte toujours sa robe d'innocence,
Ce costume léger lui semble une indécence.
Cet habit primitif est trop décolleté ;
Le tailleur qui l'a fait l'a bien trop écourté.
Cela n'a rien de faux, mais c'est un peu trop leste
Pour ne pas offusquer son regard trop modeste.
S'il pouvait la couvrir de quelques oripeaux,
Restes de la toison de quelques vils troupeaux !
Mais, il a beau blâmer ce peu de retenue,
La vérité persiste à rester toute nue.
Et, blottie en un coin de son puits ténébreux,
Ne se montre au mortel qu'en costume scabreux,
Effarouchant ainsi nos mœurs trop pudibondes.

o

Donc, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes
Partout, sous le soleil, règne la probité :
Le vice triomphant n'est jamais respecté ;
La vertu n'est jamais victime de l'intrigue ;
Jamais le courtisan ne se montre prodigue
De compliments flatteurs envers l'homme taré !

J'avais écrit " coquin," mais je l'ai raturé :
Chez un peuple parfait, il ne faut, je suppose,
Que des écrits bénins, confits à l'eau de rose.
Si l'on veut éviter mille désagréments,
Il faut faire à chacun sa part de compliments ;
Dire à chaque lecteur ce qu'il faut qu'on lui dise ;
Et ce qui plaît à l'un est une balourdise
Aux yeux de son voisin qui dira : " L'insensé
" Ignore que c'est moi qui dois être encensé.
" Puisque cet insolent complimente les autres,
" De quel droit serait-il admiré chez les nôtres ?
" Puisqu'il ose parler en termes obligeants
" De mes rivaux à moi, de ces vilaines gens
" Qui n'ont jamais voulu partager mes idées,
" Moi, je ne lirai plus ses strophes mal scandées."

Ainsi, pour plaire à tous, il faut n'écrire rien ;
Il faut cacher le mal, il faut taire le bien.
Chacun voudrait vous voir blâmer tout ce qu'il blâme ;
Si vous écoutez Jean, Gros-Pierre vous diffame ;
Si vous vous abstenez, vous les froissez tous deux,
Et pourtant, je l'ai dit, tout marche pour le mieux.
Ici rien à blâmer, ici rien à reprendre.
Haro sur l'écrivain qui voudrait entreprendre
De prouver qu'il existe encore des abus,
Et que de préjugés les nôtres sont imbus !
Celui-là passerait pour une tête folle.

L'individu pétri d'une cire bien molle,
Qui permet aux puissants de le refaçonner
Pour le montrer aux gens que l'on veut rançonner,
Trouve parfois moyen de plaire à tout le monde ;
Pas à tous à la fois ; mais sa verve féconde
Pourra leur plaire à tous à tour de rôle ; enfin
C'est toujours celui-là qui paraît le plus fin.
Comme il a de l'argent, il se tire d'affaire.

De ce rusé matois, ici je n'ai que faire.
Dans ces conditions, écrire est amusant !
Peut-être, mais enfin, c'est peu moralisant.
Je n'en démordrai pas : Musset aura beau dire,
Quand on n'a pas d'argent, c'est ennuyeux d'écrire.

Montréal, 31 mai 1884.

LE CINQUANTENAIRE

CANTATE.

(Lue par l'auteur au Congrès National, séance du 28 juin 1884.)

Français du Canada, que votre voix s'apprête
A chanter ce beau jour :
Nous venons aujourd'hui de cette belle fête
Acclamer le retour.

L'aube nait et déjà la vaste multitude,
Serrée en rangs épais,
Défile, respirant la douce quiétude,
Le bonheur et la paix.

Vous qui du ciel voyez cette masse profonde,
Ancêtres vénérés,
Dites : ces rejetons d'une race féconde
Sont-ils dégénérés ?

Voyez leur front altier, leur figure sereine,
Voyez ces étendards
Flotter au gré des vents sur cette vague humaine
Où plongent vos regards !

Dans l'espace éthéré, voguent les pâles ombres
De ces hommes de fer, morts aux champs de l'honneur ;
Ils viennent, du futur perçant les voiles sombres,
Découvrir à leurs fils une ère de bonheur.

Ils viennent apporter à la grande revue
Les touchants souvenirs d'un passé glorieux,
Quand la sainte espérance expose à notre vue
A côté du présent l'avenir radieux.

Nous regardons, ravis, le présent qui s'efface,
L'avenir qui s'avance et le passé qui fuit,
Ces mobiles jalons que le Temps dans l'espace
Transforme en s'éloignant sur la route qu'il suit.

Ces trois termes fatals, le canadien les aime :
Il fut, il est encore, il veut être toujours
Digne de ses aïeux et digne de lui-même,
Fidèle au Canada, son pays, ses amours.

Sur un nuage d'or, dans la voûte azurée,
Le génie immortel du Canada français
Chante et fait retentir de sa voix assurée
Les ais du firmament. Ecoutons ses couplets :

Je suis soldat, voyageur, censitaire,
Hardi marin, paisible laboureur,
Coureur de bois, défricheur, mandataire,
Homme d'état, artiste, découvreur.
Est-il besoin que je me sacrifie ?
Sans hésiter j'affronte le trépas.
La nation que je personnifie
Est du sang des héros ; elle ne mourra pas.

Pour conserver ma multiple existence,
Il m'a fallu guerroyer constamment ;
Abandonné, sans la moindre assistance,
Contre Albion j'ai lutté vaillamment.
A Sainte Foy, pour la France, ma mère,
Je triomphai dans un suprême efiort.
On me vendit ! Ma douleur fut amère,
Mais, en dépit de tous, je suis devenu fort.

Sous le drapeau de la vieille Angleterre,
J'ai par deux fois chassé l'envahisseur ;
Bravant l'orgueil d'un pouvoir arbitraire,
J'ai du, plus tard, combattre l'oppresseur.
On a pendu de sublimes rebelles,
Nobles martyrs dont l'œuvre restera.
Le coq gaulois a retrouvé ses ailes
Je suis libre et jamais l'on ne m'asservira.

De mon bras musculaire,
Je frappe rudement
Le chêne séculaire
Qui s'abat lourdement.
Sur l'élément perfide,
Domptant les flots rétifs,
Je saute le rapide
Sans toucher aux récifs.

On me voit au portage,
A l'usine, au moulin,
Au chantier, sur la *cage*,
Ou, fouillant le ravin,
Du flanc de la montagne
J'extrais l'or précieux,
Durs travaux qu'accompagne
Toujours mon chant joyeux.

De mon bras musculaire,
Je frappe rudement
Le chêne séculaire
Qui s'abat lourdement.
Sur l'élément perfide,
Domptant les flots rétifs,
Je saute le rapide
Sans toucher aux récifs.

Apôtre, allant porter la semence féconde,
Chasseur s'aventurant dans la forêt profonde,
Nocher, sillonnant les cours d'eau,
Le Canadien-Français poursuit ses destinées :
Il est, des nations sur ses pas entraînées,
Le guide et le porte-flambeau.

On l'a vu traverser, dans ses courses lointaines,
Les fleuves, les grands lacs, les vallons et les plaines,
Escalader le pic géant,
Marcher du Groenland au golfe du Mexique,
Des rivages fleuris que baigne l'Atlantique
Jusqu'aux bords du Grand Océan.

C'est lui qui, le premier, parcourut l'Amérique.
Sur tout le continent, la légende historique
Redit les noms de nos trappeurs.
Civilisation, tu nous dois tes conquêtes,
En marchant tu nous dis : Francs canadiens, vous êtes
Mes pionniers et mes sapeurs.

CHAMBLY-BASSIN

Fiers citadins, gardez votre arrogance,
A nous la gloire, à vous le sot orgueil.
Nos monuments redisent la vaillance
De nos guerriers descendus au cercueil.

Français jadis, Chambly de l'Angleterre,
Voit maintenant flotter les léopards ;
Livré souvent aux horreurs de la guerre
Il défendit noblement ses remparts.

L'Américain y planta sa bannière,
Mais son pouvoir ici n'a pu durer ;
L'un de ses chefs repose au cimetière
Près du vieux fort qu'on vient de restaurer.

Dans notre parc, admirez la statue
D'un grand guerrier, citoyen de Chambly.
Un peu plus loin, dirigez votre vue
Vers la maison où naquit l'Albani

De notre lac la riante ceinture
Aux crayonneurs a fourni maints pastels,
Et de Chambly la féconde nature
A fait germer des renoms immortels.

Chambly, juillet 1884.

A M. ALPHONSE LUSIGNAN *

Je lis dans un bouquin qu'on vient de ramasser :
" *Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.*"
Mais qui donc a bien pu divaguer de la sorte ?
Ma foi, c'est Despréaux ou le diable m'emporte.
Or, ce vieux radoteur n'est pas de notre temps,
Et ceux qu'il a formés sont morts depuis longtemps.
S'il revenait soudain habiter notre boule,
Il dirait aux crétins qui sortent de la foule
Et que l'on tâcherait de lui faire encenser :
" *Avant donc que d'écrire, apprenez à danser.*"

Dans notre beau pays, qui n'a pas fait un livre ?
J'en ai fait jusqu'à trois, et l'on m'a laissé vivre.

---

* (Vers ce temps-là, M. Globensky, seigneur du Plateau-des-Chênes, venait de publier un livre dans le but de réhabiliter la mémoire de son père, lequel avait commandé une compagnie de volontaires envoyée contre les patriotes de Saint-Eustache et de Saint-Benoit. M. Lusignan, M. L. O. David et M. Arthur Prieur lui avaient répondu par la voie des journaux. Fils d'un patriote qui avait combattu à Saint-Denis, l'auteur crut devoir intervenir et cette pièce fut publiée dans le journal *La Patrie* :)

Ça se vend quelquefois ; tout dépend du format.
Un soir, en me rasant, mon barbier m'informa
Qu'on prétend chez les siens que mon premier ouvrage
Répond à tous besoins, et qu'on en fait usage.
" Il est vrai, m'a-t-il dit, qu'il endort les clients,
" Mais ses feuillets sont mous, bien moelleux, bien pliants,
" Juste grands comme il faut pour essuyer la *broue*
" Qui se colle au rasoir lorsqu'on gratte la joue
" D'un étudiant imberbe ou d'un huissier velu. "
Le sort en est jeté ; les destins l'ont voulu,
Scribes, je veux ma part de râclure publique.
Et ma place au soleil dans votre république
Je n'ai pas fait *Rolla* ni *Le Roi des Gabiers*,
Mais j'ai fait quelques vers très bien vus des barbiers.
En voyant des extraits de ma littérature
Briller sous le savon et l'humaine gratture,
Je me suis dit : " Ecrire est ma vocation,
De la prose et des vers j'aurai la passion.
Dans la lice où combat l'illustre Morisset *
Je suivrai de Thibault l'odorante chaussette.
Portes du Panthéon, je puis vous enfoncer,
D'insipides journaux vont me faire mousser.
Je saurai me vanter dans ma biographie,
Parler un tantinet de ma photographie,
Publier des discours que je n'aurai pas faits **

---

* Auteur d'un roman intitulé le *Fratricide*.

** Tout cela venait d'être fait par un pseudo-littérateur.

Et qui n'en seront pas pour cela plus parfaits.
Mes écrits resteront : Nul ne voudra les lire :
La foule indifférente aux accents de ma lyre,
S'emparant de mon nom mille fois répété,
Le fera parvenir à la postérité.
Jamais je n'oserai commettre un paragraphe,
Donnant à soupçonner que je sais l'ortographe.
Ceux que leur ignorance a fait littérateurs
Deviendront, par le fait, mes chauds admirateurs,
Admis dans le cénacle avec ces bons apôtres,
Je tâcherai d'écrire aussi mal que les autres ·
Si je n'y parviens pas c'est la faute à Lhomond,
(Un auteur peu connu de monsieur Guèvremont.)
Je serai de l'école où l'on a pour principe
De vivre en guerre ouverte avec le participe,
En divorce éternel avec le gros bon sens,
Où l'on est admiré par tous les innocents.
Malgré tous mes efforts, si ma muse rustique
Ne veut pas m'inspirer, je me ferai critique.
Et, surpassant Timon, émule de Lareau,
Je ferai le bonheur de plus d'un Figaro.
Pourchassant les auteurs des livres qu'on achète,
J'attaquerai Lemay, j'éplucherai Fréchette.
Empruntant la flamberge au fameux d'Artagnan,
Je pourfendrai de loin Alphonse Lusignan.
Mais je suis, comme vous, le fils d'un patriote ;
Mon père, à Saint-Denis, combattait le despote,
Mes deux oncles aussi. Moi, si j'eusse existé,
Parmi ses défenseurs, Nelson m'aurait compté.

Lorsque, dix ans après, je vins sur cette terre,
On avait rengainé le sanglant cimeterre ;
Plus le moindre habit rouge à mettre sous la dent.
Comme j'avais bon pied, bon œil, le cœur ardent,
A seize ans révolus, je partis pour la guerre,
Où, soit dit en passant, je ne m'enrichis guère.
Je revins, lorsque *j'eus* émancipé les noirs.
Mais je n'achetai pas de somptueux manoirs.
Je ne suis pas seigneur et je vis de ma plume,
J'ai toujours défendu les dindons que l'on plume,
Mais, s'il me faut servir les dindons emplumés,
Pour écouler ma prose ou mes vers mal rimés,
Lusignan, gare à vous !
Les fils de patriotes
N'admirent pas beaucoup les fils d'Iscariotes ;
Mais il est un seigneur qu'il vous faut respecter,
Autrement, je suis là pour vous admonester ;
Et je saurai si bien massacrer la grammaire
Que chacun me croira le fils d'un volontaire.
Pitié pour Globensky, qui voit d'un œil hagard
La lumière du jour éblouir son regard !
Perché comme un hibou sur le Plateau-des Chênes,
Il prétend dominer les vallons et les plaines ;
Aux yeux du peuple altier qu'il croit un vil bétail,
Laissez-le s'exposer comme un épouvantail.
S'il ose comparer une caricature
De la vile noblesse à la noble roture,
Ce prétendu débris du règne féodal
Nous fait un monument d'aspect pyramidal,

Qui brave les autans, la neige et la bruine
N'allez pas démolir cette antique ruine.
Puisqu'il nous reste encore un vautour empaillé,
Ne mutilez donc pas l'oiseau dépareillé :
Il faut le conserver au nom de la science,
Que sur son haut perchoir, il reste en permanence
Pour redire ces mots aux passants ébahis :
Holà ! Regardez-moi. Les miens vous ont trahis.

Montréal, 13 Octobre 1884.

UNE NUIT DE DECEMBRE

SONNET

Artiste sans rival, quels décors ravissants,
Dans la voûte d'azur, à nos yeux tu dévoiles,
Lorsque nous contemplons les effets saisissants
Que ton pinceau divin prodigue sur tes toiles !

Au ciel bleu, parsemé d'astres resplendissants,
Phœbé vient de la nuit percer les sombres voiles,
Et la neige aux cristaux vermeils, éblouissants,
Reflète la clarté d'innombrables étoiles.

Le givre des rameaux a des tons argentés,
On se croit le jouet de rêves enchantés,
Riantes visions qui berçaient notre enfance.

Puis, sentant que les cieux se rapprochent de nous,
Qu'au dessus des soleils témoins de sa puissance,
L'Eternel nous sourit, nous tombons à genoux.

Montréal, décembre 1884.

AU PROTOTYPE DE L'ETABLISSEMENT

Prote, aux types de la *Presse*
Je m'empresse
D'offrir ces quelques couplets
Incomplets.

Choisis-moi bien chaque lettre
Et fais mettre
Toujours le *type au* complet,
S'il te plaît.

On dit type en Angleterre :
Caractère
Est le mot propre en français,
Je le sais.

Je suis mauvais calligraphe,
Typographe,
Et je fais des manuscrits
Mal écrits.

C'est malheureux, car ma lyre
En délire
Ne laisse plus de repos
Aux typos.

Lorsque la tête me trotte,
Mon bon prote,
Ma main veut, pour s'occuper,
Galoper.

Et je barbouille une page
Qui propage
L'horreur des essais mort-nés,
Mal tournés.

Et je crois voir passer l'ombre
D'un grand nombre
D'auteurs de pareils morceaux,
Tous morts sots.

O prote, en voilà des types !
Leurs principes
Les ont fait mourir de faim,
Mais enfin,

Croyant les travaux utiles,
Très futiles,
Ils vivaient sans frapper coup :
C'est beaucoup.

Ils ont cru toute leur vie,
Faire envie,
Prenant pour l'inimitié,
La pitié.

Ils ont rendu des services ;
Car les vices
De leurs écrits peu goûtés
Sont restés.

Pour que chacun les évite,
Au plus vite,
J'en dégoûterai les gens
Indulgents.

Lorsqu'on a lu mes hors-d'œuvre,
On manœuvre
De façon à mieux choisir
A loisir.

Et l'on choisit autre chose.
Vers ou prose,
Mieux écrit et mieux pensé,
Plus sensé.

L'éloquence de mon style
Est subtile,
Mais elle épure le goût,
Après tout.

Adopte donc pour principes,
Prote aux types,
Qu'on ne peut me corriger
Sans danger.

Sauve-moi de la coquille
Qui fourmille
Parfois dans mes faits divers
Ou mes vers.

Ma Muse, un peu babillarde,
Te regarde,
Elle craint le composteur
Imposteur.

Pour Dieu ! rends-nous-la propice :
A l'hospice
Elle conduit imprimeurs
Et rimeurs.

Soigne bien cette missive
Maladive
Et tu feras mon bonheur,
Sur l'honneur.

Décembre 1884.

LE TEMOIGNAGE D'UNE JUMENT

POÈME HÉROÏ-COMIQUE

C'était au temps où l'auteur, alors rédacteur à la *Presse* publiait en vers, dans l'après-midi, le compte-rendu de la séance de la cour du Recorder, tenue dans la matinée. Un nommé Desjardins, charretier, avait été arrêté pour avoir conduit sa jument à une allure plus vive que six milles à l'heure. A l'en croire, lui et un témoin nommé Marineau, la pauvre bête était incapable de violer le règlement. Le Recorder ordonna que la jument fut menée par un homme de police. La pièce de vers reproduite ici fut publiée avant que le policier eut fait son rapport, ce qui explique le dénouement fantaisiste de ce drame *mouvementé*. Si nous en croyons nos souvenirs, la jument n'a pu faire les six milles en une heure.

Je chante les exploits d'une rosse efflanquée
Qui se trouva soudain bel et bien impliquée,
Grâce à son charretier, dans un fameux procès,
Mais qui joua pourtant son rôle avec succès.
La route était mauvaise et notre haridelle
Disait :—" Bien sûr, le jeu n'en vaut pas la chandelle.
J'ai, pendant vingt-cinq ans, traîné des cabrouets,
Et je reçois des coups, quand mes pauvres jarrets
Refusent, malgré moi, de faire le service.

Que vois-je devant moi ? Un homme de police !
C'est un heureux hasard. Qu'on ose me frapper,
Et je vais, a l'instant, me mettre à galoper.
Mon conducteur est loin de s'attendre à la chose :
Pourtant, je le ferai. Qu'il me touche, s'il l'ose.
Il ne me voit jamais aller qu'au petit pas,
Mais je pourrais courir. Il ne s'en doute pas ;
Il va le voir bientôt ; ma paresse est un leurre,
Je fais, quand je le veux, mes six milles à l'heure.
Si je ne les fais pas, on croit que je les fais ;
Les hommes jugent mal ma course et ses effets.....
Je n'ai pas si longtemps habité cette ville,
Sans étudier la loi criminelle et civile.
J'observe les mortels dans leurs égarements
Et, de nos échevins, je sais les règlements.
On veut hâter mon pas ; ma suprême ressource
Est de faire semblant de passer à la course,
D'aller à fond de train. Ce brave policier
Va me prendre à l'instant pour un fameux coursier.
Ça flatte mon orgueil de jument respectable,
De songer que bientôt ce vertueux constable
Va mettre le grappin sur mon automédon.
Si je dormais un peu ! "
—Allons, toi, marche donc !
Lui dit le charretier d'un petit air affable ;
Et, d'un grand coup de fouet, il lui cingle le râble.
Or, l'animal rusé n'attendait que cela :
De cahots en cahots, le cabrouet vola.
Il tressauta d'abord avec intermittence.

A le voir, on eût cru qu'il brûlait la distance ;
Mais, tout en simulant un infernal galop,
La rosse pataugeait et n'avançait pas trop.
Si bien que l'alguazil rejoignit la charrette
En criant au cocher : Arrête, lâche, arrête !
En vain tu voudrais fuir un juste châtiment,
Je t'ai vu de mes yeux violer le règlement ;
Du haut de mon faux-col, le Conseil te regarde
Et tu vas, subito, me suivre au corps de garde.

Le pauvre automédon ne se fit pas prier .
Devant un dur bâton le mieux est de plier.
Quand le corrégidor à son tour l'interroge :
—Je ne demande pas, répond-il qu'on abroge,
Pour me faire plaisir, le fameux règlement,
Mais je dois, devant vous, défendre ma jument.
Veuillez lui pardonner. Elle n'est pas coupable ;
Je l'ai depuis longtemps ; je la sais incapable
D'aller vite. Jamais elle n'a parcouru
Six milles dans une heure, et lorsqu'elle a couru
C'est toujours au galop. Son allure ordinaire
Est de marcher au pas. O juge débonnaire !
Les chevaux de travail, perclus des quatre pieds,
Se sentent tout confus lorsqu'ils sont épiés ;
Quand ma bête se vit sous les regards d'un homme
Armé d'un assommoir, elle avait fait un somme.
Jamais cheval fringant, par un coup réveillé,
Ne fit plus d'embarras ; j'en fus émerveillé

Bien plus que Marineau qui venait par derrière
Et qui suivit au pas ma fougueuse coursière.

Marineau comparaît.—Je serais bien surpris,
Dit-il, si la jument remportait le grand prix
De Derby, de Longchamps ou même au parc Lépine.
Je ne vois pas pourquoi Votre Honneur turlupine
Ce pauvre Desjardins. Sa jument ne peut pas
Faire ce qu'on a dit. Son allure est le pas,
Un pas qui fait songer au pas d'une tortue.
Six milles en une heure ! Il faudrait qu'on la tue,
Qu'on la crible de coups, qu'on la fasse courir ;
Ce serait si nouveau qu'elle en pourrait mourir.
—" Assez, répond le juge : Un homme de police
Va prendre incontinent cette jument complice
De ces deux charretiers. Qu'il la mène bien fort,
Q'il lui fasse franchir, par un suprême effort,
Six milles de chemin dans l'espace d'une heure. "
—Hélas ! dit Desjardins, ma crainte est qu'elle meure
De vieillesse en chemin ; tâchez de la fouetter,
Le plus grand embarras n'est pas de l'arrêter. "

Un jeune policier entreprit le voyage :
Il revint grisonnant, flétri, courbé par l'âge.
Un autre Recorder occupait le fauteuil,
Et Desjardins lui même était dans son cercueil ;
Tous les autres témoins étaient morts de vieillesse.

Mais on raconte encor la vaillante prouesse
Qui disculpa jadis cette antique jument,
Chaque fois qu'il s'agit du fameux règlement.

Montréal, décembre 1884.

PAX HOMINIBUS

Les anges, proclamant un auguste mystère,
Viennent planer sur nos autels ;
Ils chantent : "Gloire à Dieu ; que la paix sur la terre
Soit le partage des mortels."

"Oeil pour œil, dent pour dent :" telle était la devise
De notre pauvre humanité.
Le divin Rédempteur vient fonder une Eglise
Qu'il base sur la charité.

Le chœur des chérubins, se faisant l'interprète
De la clémence du Grand Roi,
Annonce à l'univers que l'Eternel décrète
L'égalité devant la loi.

Il promulgue la loi qui brise nos entraves
Et rétablit la vérité,
Loi sainte qui fait luire aux regards des esclaves
Le soleil de la Liberté.

Voulez-vous du bonheur résoudre le problème ?
Aimez Dieu de tout votre cœur,
Aimez votre prochain. Telle est la loi suprême
Que prêchera le Dieu Sauveur.

De sa religion l'amour pur est l'essence ;
Par l'amour il veut nous unir.
Des paroles de paix signalent sa naissance
Au monde qu'il vient rajeunir.

Chrétiens qui vous pressez sous le sacré portique,
Soyez miséricordieux.
Vos œuvres de pardon, comme le saint cantique,
Diront : Gloire au plus haut des cieux.

Montréal, 25 décembre 1884.

LA NOUVELLE ANNEE

Hope springs eternal in the human breast;
Man *is* never but always *to be* blest.

Bientôt une nouvelle année
Remplacera sa sœur aînée
Que l'aile du Temps éconduit.
L'horloge nous dit : "Qu'elle meure,"
Et sonne avec sa dernière heure
Son glas funèbre. Il est minuit :
A cette minute fatale,
S'ouvre la marche triomphale
Du nouvel an, hôte inconnu,
Et l'écho du timbre sonore
A nos oreilles vibre encore,
Murmurant : " Sois le bienvenu "
Quand mil huit cent quatre-vingt-quatre,
Sur nos épaules vint s'abattre,
Il remplit nos cœurs de gaité.
Nous dansons autour de sa tombe,
Lorsqu'au noir chaos il retombe
Et roule dans l'éternité.
Quatre-vingt-cinq a nos hommages :

Dès qu'il paraît sur nos rivages,
Nous jetons des fleurs sous ses pas.
Qu'apporte-t il donc pour les hommes ?
Pauvres étourdis que nous sommes,
Hélas ! nous ne le savons pas.
L'espoir flotte à travers les âges,
La joie inonde nos visages,
Les ans peuvent naître et mourir,
Qu'importe à ceux que l'espérance
Anime et fait jouir d'avance
Des biens que le ciel doit offrir ?
Parfois l'illusion nous aveugle et fait taire
La voix du souvenir ;
Si nous pouvions percer les voiles du mystère
Qui cachent l'avenir,
Nous y verrions de tristes choses ;
Bien plus d'épines que de roses
Viendraient s'offrir â nos regards ;
Nous nous retournerions, hagards,
Vers ce passé que l'on oublie,
Que trop souvent on calomnie,
Qu'on regrette fatalement.
Chaque année a ses jours d'orage,
Jours d'allégresse et jours de deuil ;
L'an passé, dans notre entourage,
A fait germer plus d'un cercueil.
Tout en formant des vœux pour que Dieu nous préserve
De tant de fléaux redoutés,
Remercions le ciel des jours qu'il nous réserve,

Et des jours qu'il nous a comptés.
Soyons unis comme des frères,
Soulageons toutes les misères
Qui font souffrir tant d'indigents,
Surtout, montrons-nous indulgents
Pour les erreurs de nos semblables.
Pour les petits, soyons affables ;
Dieu seul est grand et sa bonté
Nous commande la charité.
Le nouvel an qui vient d'éclore
Eclaire, de sa pâle aurore,
De nos sombres destins la ténébreuse nuit.
En poursuivant nos destinées,
Au sein des futures années,
Gardons le souvenir du passé qui s'enfuit.

Montréal, 1er janvier 1885.

LA NEIGE ET LA PLUIE

(FABLE IMITÉE DE LAFONTAINE.)

Nous ayant tarabusté,
Tout l'été,
La neige, fort dépourvue,
Quand la bise fut venue,
N'avait plus un seul flocon,
Pour obstruer le Grand-Tronc.
Elle alla, toute étourdie.
Chez sa commère la pluie,
Dans l'espoir de lui voler
De l'eau pour la congeler ;
Mais elle se fit surprendre
Avant de pouvoir en prendre,
Et, sans se déconcerter,
Elle feignit d'emprunter.
Or, d'être trop endurante,
La pluie onc n'eut le défaut.

—Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette écœurante.
—Jour et nuit, sur tout venant,
Je tombais, ne vous déplaise,
—Vous tombiez? J'en suis fort aise ;
Eh ! bien ; fondez maintenant.

LA CYRIADE

POEME HEROÏ-COMIQUE *

Je chante les exploits d'un ministre pervers
Qui résolut un jour d'étonner l'Univers,
Et, transportant ici ses remords de conscience,
Vint crier aux badauds : " Admirez ma science.
" Je suis le professeur, le savant magister ;
" J'ai parcouru Boston, Marlboro, Worcester.
" L'Institut m'a chassé, mais j'aurai ma revanche :
" Le *News* de Fall River m'a donné carte blanche,
" Et, pendant les loisirs de mon professorat,
" Je prends tous les crétins sous mon protectorat.

* Cette satire à mis fin à une violente polémique entre l'auteur et M. Cyr, ministre protestant et professeur de français aux Etats-Unis. Afin de prouver à l'auteur que les écoles canadiennes ne valaient rien, M. Cyr avait trouvé moyen d'affermer une des quatre pages d'un journal publié en anglais. N'ayant pas eu le dessus dans la discussion qui s'était engagée, il résolut de dénoncer l'auteur comme déserteur de l'armée régulière des Etats-Unis.

" Gare à l'*Indépendant* * ; malheur à qui discute
" Ce que j'ose affirmer.

Ceux que je persécute
" Soutiennent que je suis un mauvais garnement,
" Un triste *sire* enfin. Mon organe, qui ment
" A ravir, est nommé *Bulletin du Dimanche ;*
" (Un sale déversoir où m'a bile s'épanche),
" J'ai tué le *Semeur* et le *Républicain*,
" J'ai flagorné l'Anglais, flatté l'Américain,
" Je leur dis que les fils de la Nouvelle-France
" Sont tous des ignorants. Or, en fait d'ignorance,
" Tout homme qui m'a lu sait que je m'y connais ;
" J'en ai souvent donné la preuve aux Bostonnais.

" Donc, je viens devant vous, ô vile multitude,
" Vous offrir les trésors de ma sollicitude.
" Vous êtes, croyez-moi, de fieffés ignorants,
" Vils esclaves courbés sous le joug des tyrans.
" Paroisse d'insurgés, Notre-Dame de Lourdes,
" Abandonne tes chefs pour avaler mes bourdes.
" C'est à tort que tu veux un curé canadien :
" De la religion, moi, l'unique gardien,
" Je puis t'offrir le choix entre quatre ou cinq sectes,

---

* L'auteur était alors rédacteur de l'*Indépendant* de Fall River.

" Organiser chez toi de fréquentes collectes,
" Entreprendre à forfait ton salut éternel,
" Ou te faire un sermon obscur, sempiternel.
" En attendant, souscris à mon quart de gazette,
" Organe insignifiant d'une vielle mazette,
" Un journal transcendant, plein d'érudition,
" Capable de sauver la Constitution.

" Et vous, les gros bonnets de notre politique,
" Vous, les chefs canadiens, patronnez ma boutique.
" Si je vous vois encor lire l'*Indépendant*,
" Je lance contre vous mon sarcasme mordant.
" Voilà bientôt trente ans que j'écris des sottises
" Et vous ne voulez pas lire mes balourdises ?
" Vous ralliez les gens, vous fondez un journal !
" Et ce n'est pas pour moi ? O tourment infernal !
" C'est un franc Canadien qui rédige la feuille,
" Lorsque, depuis des mois, dans l'ombre je recueille
" Tous mes anciens clichés pour redire aux lecteurs :
" Chapeau bas ; je suis Cyr, le roi des radoteurs !

" On sait que mes écrits sont durs pour la mâchoire :
" On bâille, en me lisant, d'une façon notoire ;
" Jadis tous mes lecteurs s'éveillaient écloppés ;
" *Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.*
" Et si, par vos dédains, vous soulevez mon ire,
" Tremblez : des imprudents se risquent à me lire,

" Ils s'affaissent bientôt, vaincus par le sommeil ;
" Leur bouche s'ouvre, on voit leur ratelier vermeil
" Se décrocher soudain, des profondeurs du gouffre ;
" Il se met en travers et le malade souffre ;
" Chaque abonné devient précipice béant
" Et, tombant dans sa bouche, y trouve le néant.

" Cette fin si tragique est déjà bien fréquente,
" Car j'ai des abonnés, j'en ai même cinquante,
" Cinquante gros gaillards qui se sont avalés,
" Et ces individus n'étaient pas déballés. *
" Ce n'est pas merveilleux ; moi-même je m'avale,
" Tout aussi prestement qu'au besoin je m'emballe.
" Lorsque je disparais, faut pas désespérer :
" C'est que je suis, hélas ! très dur à digérer,
" Mais je reviens baver sur les bons patriotes."
Quelqu'un lui répondit : " Bonhomme, tu radotes :
" A ton aise tu peux, si tu veux, t'avaler,
" Mais nul de tes pareils ne peut nous ravaler.
" Pourquoi venir ici nous offrir tes lumières ?
" Les maîtres, dont tu suis les quatre ou cinq bannières,
" Pour toi se montrent-ils donc froids, indifférents,
" Que tu gardes cela pour nous, les ignorants ?
" Ah ! tu soutiens partout que nous sommes des cuistres !
" Quand nous aurons besoin de pions ou de ministres,

---

* M. Cyr reprochait à l'auteur d'être tout frais déballé aux Etats-Unis.

" Nous ne les prendrons pas parmi les pervertis
" Qui, dans leur sot orgueil, nous traitent d'abrutis.

Alors il se sentit pris d'une fureur noire :
" Quoi, vous ne voulez pas déchiffrer mon grimoire !
" Mon journal va crever, Bourgeon m'a planté là, (*)
" C'était mon seul appui ; lorsqu'il me rappela
" Qu'il lui fallait gagner un peu d'argent pour vivre.
" Je lui répondis : Zut—Je n'avais que du cuivre,
" Je le gardai pour moi. Bourgeon dût mendier.
" Puis, à l'*Indépendant*, pour me répudier,
" Il écrivit deux mots, lui racontant la chose,
" Qui fait que mon humeur, toujours un peu morose,
" Est aujourd'hui maussade au suprême dégré.
" Ainsi, pendant deux mois, j ai menti, dénigré
" Tout ce qui parmi vous porte un nom respectable :
" Et vous ne trouvez pas mon journal acceptable !
" Moi, j'aimais ce chiffon que nul ne voulait voir.
" Depuis qu'il est tombé, j'ai cru m'apercevoir
" Que j'avais trop mêlé les deux littératures,
" L'anglais et le français.
Quand *tu lis tes ratures*.
" Me disait quelquefois le marquis de Bourgeon, *
" J'enrage. A-t-on jamais vu pareil badigeon ?
" Où prends-tu le crottin qui tombe de ta plume ?

---

* Bourgeon était un typographe français qui se faisait passer pour marquis.

" Et moi je répondais : C'est mon œuvre posthume,
" Ça sent le corrompu, car je me suis tué
" Dans l'estime des gens qui souvent m'ont hué.
" Au moral je suis mort et je sens la charogne.
" Quand je songe à cela, vois-tu, je me renfrogne,
" J'appelle à mon secours ma putréfaction
" Et j'empeste les airs de mon infection.

" Il ne répondait pas, estimant qu'à tout prendre,
" On peut sentir parfois ce qu'on ne peut comprendre.
" Il faisait son travail et ne recevait rien :
" Pour le récompenser, je lui voulais du bien. (**)
" Si ma protection eut poursuivi cet homme,
" Il serait mort de faim en deux mois, mais, en somme
" C'était un bon garçon, qui m'a quitté trop tôt,
" Emportant son riflard et son vieux paletot.

" Du fougueux *Bulletin*, voyons ce qu'il me reste :
" Mon habit, mon chapeau, ma culotte, ma veste,
" Les journaux renvoyés par plus d'un abonné,
" (Un seul le conservait ; ce fidèle *allié né*
" Mourut d'isolement dans ma fameuse école),
" Ma plume, mes ciseaux et mon vieux pot à colle.
" Avec ces chers objets, reliques du passé,
" Puisque le *Bulletin* est dûment trépassé,

---

* C'était du moins ce que M. Cyr disait dans son journal.

" Enfermons-nous chez moi pour y tramer dans l'ombre
" Quelque hideux projet, quelque complot bien sombre.
" Je ne suis pas du tout ce qu'on nomme un richard,
" Mais j'ai tout ce qu'il faut pour faire un bon mouchard.
" Pourtant, lorsqu'à Boston, je dénonçais naguère
" Des hommes respectés, on ne m'écoutait guère.
" Mais un certain roman parle d'un déserteur, *
" Je m'en vais l'emprunter pour dénoncer l'auteur.
" Puis, j'écrirai ces mots :—Je veux qu'on me délivre
" D'un certain écrivain, lequel a fait un livre
" Qui parle d'un Leduc, ancien soldat, dit-on,
" Absent depuis vingt ans. Voyez à Washington
" Si vous ne trouvez pas son nom dans les régîtres.
" Je puis vous le livrer. Il écrit des épitres
" Qui respectent fort peu vos zélés délateurs.
" J'espère qu'on fusille encor les déserteurs.
" Arrêtez celui-là. Voyez-vous, ça me vexe :
" Il vous fait des écrits qui me rendent perplexe.
" Il se nomme Tremblay, Duroc ou bien Leduc ;
" Un jour à son sergent il a dit : Bonjour Luc.
" Puis il s'en est allé, comme cela, sans rire.
" Encor, s'il promettait de ne jamais écrire
" Un seul mot contre moi quand je veux l'insulter,
" Je me chargerais seul de le persécuter.
" Mais c[illegible] qu'il se défend comme un vrai militaire,

---

* *Un Revenant* publié par l'auteur, livre que M. Cyr avait emprunté dans l'espoir d'y trouver quelque chose de compromettant contre son adversaire.

" J'espérais tout d'abord que je le ferais taire
" Rien qu'en le menaçant, je t'en fiche, ah ben, oui !
" Plus je l'ai menacé plus il s'est réjoui ;
" Et voilà son journal qui prend de l'importance,
" Le public applaudit chaque fois qu'on me tance.
" J'ai beau mentir, pester, jurer, calomnier.
" Je ne puis dire un mot qu'il ne puisse nier.
" Fusillez-moi donc ça, je vous en prie en grâce,
" Puisque ma vigilance a retrouvé sa trace,
" Vous pourrez le saisir sans trop vous déranger
" Et jeter au mouchard un bon os à ranger."

Ce qui fut dit fut fait. Notre homme, en sa colère,
Ecrivit son rapport :—" Va te faire lanlaire ! "
Répondit *Uncle Sam*, " Au diable les espions.
" Les traitres, les sans-cœurs, les mouchards et les pions.

LE JOUR DES MORTS

Le soleil avec peine a percé la nuit sombre ;
Par un temps orageux,
Se lève un jour blafard, enveloppé dans l'ombre,
Sous un ciel nuageux.
Les beaux jours sont passés. Quelques feuilles jaunies.
Tourbillonnent aux vents ;
La bruyère n'a plus de douces harmonies,
La mort parle aux vivants.
Entendez vous gémir la plainte sépulcrale
De la nature en deuil ?
Il semble qu'en ce jour la voix de la rafale
Procède du cercueil.
Les plantes ont vécu ; la sève nourrissante
Retourne vers le sol,
Comme le corps humain, dépouille repoussante,
Quand l'âme a pris son vol.
Car de l'homme orgueilleux le séjour sur la terre
Est, dans l'éternité,
Aussi court que celui de la plante éphémère

Qui meurt avec l'été.
La terre est une tombe, un vaste cimetière
Où dorment nos ainés.
A peine reste-t-il de mainte race altière,
Quelques os décharnés.
De l'Aurore au Couchant, de l'Equateur aux Pôles,
Déjà le genre humain
Jonche de ses débris d'immenses nécropoles
Où nous serons demain.
Aujourd'hui, l'œil en pleurs, nous pensons à nos frères
Qui nous ont devancés ;
Nous offrons au Très Haut nos vœux et nos prières
Pour nos chers trépassés.
Et ces êtres chéris, joyeux de voir notre âme
Fidèle au souvenir,
Sur nos tendres regrets versent, comme un dictame,
L'espoir en l'avenir.
Dieu grava dans nos cœurs un sentiment suprême
Qui survit au trépas :
Au delà du tombeau, comme ici bas, l'on s'aime,
Car l'amour ne meurt pas.
Des nuages d'encens, sous les sacrés portiques,
Exhalent leurs parfums,
Nous croyons voir flotter, grandes ombres mystiques,
Les âmes des défunts.
Les mûrs drapés de noir répandent les ténèbres
Dans le temple de Dieu ;
Les morts, se relevant de leurs couches funèbres,
Vont prier au saint lieu.

Ils mêlent leurs accents aux ardentes prières
Des vivants, nés mortels,
Heureux de retrouver leurs amis et leurs frères
Aux pieds des saints autels.

Fall River, 2 novembre 1885.

L'ÈRE NOUVELLE

L'Olympe des anciens tremblait sur ses assises.
Des dogmes snrannés les ombres indécises,
Fantômes décevants,
Procréés dans la nuit, conçus par l'ignorance,
Offrant la crainte au faible, aux puissants l'espérance,
Flottaient au gré des vents.

Soudain l'on vit s'enfuir ombres, spectres, chimères :
D'un astre éblouissant les gerbes de lumières
Jaillirent au ciel bleu.
Le monde rajeuni, s'affermit sur sa base,
Il accueillit, plongé dans la joie et l'extase,
La naissance d'un Dieu.

Puis il fit retentir un long cri d'allégresse :
Il avait retrouvé l'éternelle jeunesse
Au sein de l'Eternel.
L'œil de Dieu, ce rayon dont la vie est l'essence,
Laissait tomber sur nous, du haut de sa puissance,
Son regard paternel.

Et l'Homme-Dieu naquit. Il prohiba les haines.
Prêcha la charité, rompit toutes les chaînes
Et, divin rédempteur,
A la cause du droit sacrifiant sa vie,
De notre humanité dans les fers asservie,
Se fit libérateur.

De tout ce qu'il a fait pour le bonheur des hommes,
Que nous reste-t-il donc ? Esclaves que nous sommes,
Nous nous forgeons des fers.
Nous, citoyens du ciel, sauvés par sa clémence,
Nous nous constituons, par haine ou par démence,
Courtisans des enfers.

Nous fuyons le soleil. Cherchant dans la nuit sombre
Les larves de l'erreur, nous reléguons dans l'ombre
La sainte vérité..
Mais le Christ, dissipant notre rêve factice,
Fera règner chez nous l'amour de la justice
Et de la liberté.

Fall River, 24 décembre, 1885.

1886

——

Encore une année
Qui suit son aînée
Et tombe entraînée
Au noir tourbillon.
Dès quelle trépasse,
Le Temps, dans l'espace,
De son aile trace
Un nouveau sillon.

La brillante aurore
De ses feux colore,
Embellit, décore
L'horizon vermeil,
Et la vieille boule
Que notre pied foule
Sur son axe roule
Autour du soleil.

Des siècles la roue
Egrène, secoue,
Recouvre de boue,

Ecrase en chemin,
Réduit en atomes,
Sceptres et rayaumes,
Mortels et fantômes
De l'orgueil humain.

Quand l'âme broyée
Recule, effrayée,
Dans les pleurs noyée
Par le souvenir.
L'illusion folle
Ceint d'une auréole,
Radieux symbole,
Le sombre avenir.

Nos belles années.
Fleurs trop tôt fanées,
S'en sont retournées
Où vont les beaux jours.
De notre existence
Le terme s'avance,
Qu'au moins l'espérance
Nous reste toujours.

Fall River, 1er janvier 1886.

UNE PIÈCE SANS NOM

Les parois de son front sous l'effort du génie,
Menaçaient d'éclater ; sa bourse dégarnie
N'éprouvait pas pourtant de fortes tensions
Dans l'exéguité de ses dimensions ;
Son crâne dénudé semblait porter un Monde,
Et, semblable à l'éclair lorsque l'orage gronde,
Son œil se hérissait de rayons fulgurants.
De sa verve il allait déchaîner les torrents,
Et, racolant soudain quelque Muse échappée
De Beauport, il allait écrire une épopée
Sur les travaux ardus de la traduction,
Des victimes du sort dernière fonction.
Il en avait goûté les douceurs et le charme ;
Il n'avait jamais vu revenir sans alarme
L'epoque, où, chaque année, un aveugle hasard
Pouvait, en un instant, abolir le *Hansard.*
Le malheur l'avait fait volcan rempli de lave,
Et maître d'un sujet dont il était l'esclave.
Sa prose eût fait fureur, mais il crut, ô travers !
Que la traduction peut se traduire en vers,
Que celui qui traduit des discours à la brasse,

Peut se flatter d'atteindre au sommet du Parnasse.
Cette réflexion digne d'un abruti
Qui traduit le *Hansard*, lui fit prendre un parti.
Qui, naturellement, n'était pas le plus sage :
Il barbouilla d'abord de rimes une page.
S'il l'eut jetée au feu, je lui pardonnerais :
Mais, plus cruel cent fois qu'un tigre des forêts,
Il lit à ses amis, surtout aux plus intimes,
Cette pièce sans nom, s'acharne à ses victimes,
Et semble résolu de venger ses revers,
En mettant tout le monde au régime du vers.
Ce n'est pas nous, c'est lui qui devrait aller paître.
Qu'il aille lutiner quelque Muse champêtre,
Ou plutôt, s'escrimant et de taille et d'estoc,
Qu'il meure en traduisant un discours de Mulock.

Pour copie *qu'on forme*.

RÉMI TREMBLAY.

Ottawa, 27 mai 1886.

LE DRAPEAU DU 14me

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ AU MAJOR EDMOND MALLET*

C'était à Cold Harbor. Les chefs des deux armées
Allaient conduire au feu leurs troupes décimées
Par des combats sanglats où la faulx de la Mort
Couchait sur le gazon le faible avec le fort.
Nous avions affronté bien souvent la mitraille.
La légère escarmouche et la grande bataille,
Sans interruption, variaient à loisir
Un travail très peu fait pour nous laisser moisir
Dans cette inaction autrefois si funeste
Aux troupes d'Annibal. Les étapes, du reste,
Etaient presque toujours trop longues à franchir.
Pas le moindre filet d'eau pour nous rafraîchir.
Sous un soleil de plomb, la poussière brûlante
Nous étouffait. La nuit sans dresser notre tente,
Nous couchions dans la boue, à la pluie et sans feu.
Les plus forts n'etaient pas malades pour si peu,
Mais plusieurs en mouraient et les intempéries
Venaient prêter main forte au feu des batteries.

* Cet épisode est vrai en tous points.

Bref, chez nous les tableaux de la mortalité
Etaient loin d'établir notre longévité.
Donc le trois juin l'an mil huit cent soixante et quatre,
Selon notre habitude, il nous fallut combattre.
Ce n'était pas cela qui nous inquiétait
Mais notre bataillon seul en avant restait :
Notre gauche pliait, la charge meurtrière
De l'ennemi l'avait rejetée en arrière
Où l'on avait construit de fragiles remparts.
Pour nous, environnés, cernés de toutes parts,
Nous tirions en avant, du côté des rebelles
Qui, restés devant nous, à leur devoir fidèles,
S'escrimaient de leur mieux pour nous exterminer.
Nous étions dans le bois : comment déterminer
Notre nombre ? Pour eux c'était chose impossible.
Ils croyaient voir en nous un obstacle invincible.
Notre feu bien nourri les tenait en arrêt ;
Ils n'osaient s'avancer à travers la forêt,
Ne voulant pas combattre une troupe nombreuse.
Mais, de leurs compagnons la fougue impétueuse,
Culbutant nos amis, nous avait contournés.

Groupe de tirailleurs, au poste abandonnés,
Nous restions là pourtant soumis à la consigne
Sachant que l'ennemi repoussant notre ligne,
Nous avait enserrés dans un cercle de fer.
Le bronze mugissait, faisait un bruit d'enfer ;
Les boulets en sifflant s'enfonçaient dans le sable ;

Des arbres s'abattaient. Ce vacarme effroyable
De nos blessés couvrant les cris désespérés
Se rapprochait toujours. Nous voyant entourés,
Nous nous sentions perdus.
Soudain une estafette
Transmit au commandant, l'ordre de la retraite.
Une heure avant cela, par un autre courrier,
Le général avait fait dire à ce guerrier :
"Retraitez à l'instant." Mais le courrier, sans doute,
Sous les coups des vainqueurs dut succomber en route :
On ne le revit plus. Ainsi le mouvement
De recul s'opéra sans notre régiment.
Des lignards réguliers c'était le quatorziéme ;
Un brave régiment trempé dans le baptême
Du feu dès le début de la guerre. Plus tard,
Vingt batailles avaient orné son étendard
De nombreux coups de feu reçus dans la mêlée.
Ce glorieux chiffon de bannière étoilée
Était chez nous l'objet d'un culte bien fervent.
Il flottait ce jour-là, caressé par le vent,
Et fièrement porté par le sergent Labelle,
Lequel malgré le feu d'un peloton rebelle
Sut nous le conserver.
Notre porte-drapeau
Ne songeait pas du tout à ménager sa peau.
Il n'avait pas vingt ans, ce vétéran imberbe.
Mais de son sang français il avait rougi l'herbe
Des champs virginiens bien avant Cold Harbor.
On nous avait tué notre dernier major

Et notre bataillon, depuis une semaine,
Avait pour commandant un simple capitaine :
Le brave McGibbon, un héros écloppé,
Qui, des prisons du Sud récemment échappé,
Nous était revenu plein d'ardeur et d'audace.
Il nous dit : " Nous avons des rebelles en face,
Tandis que, sur nos flancs, en arrière surtout,
On entend crépiter des coups de feu partout.
Il nous faut cependant rejoindre notre armée.
La route en est peut-être en ce moment fermée.
Nous allons déployer et marcher prudemment
Afin d'arriver tous dans le retranchement
Où le reste du corps combat depuis une heure.
Pour tirer il faudrait une raison majeure,
Des partis ennemis patrouillent la forêt,
(J'admets que, pour ma part, je n'ai nul intérêt
A me faire pincer). Si leur ligne d'attaque
Se dresse devant nous, il faudra qu'on bivouaque
Entre deux feux, comptant qu'un hardi coup de main
De nos soldats viendra nous dégager demain,
Et, si nous rencontrons une simple patrouille,
Laissons-là doucement s'en retourner bredouille,
Ne tirons pas un coup, car il ne faudrait pas
Avoir tous les maudits rebelles sur les bras.

" Nous aurons, dispersés, une chance plus sûre
D'échapper au péril ; mais, à toute aventure,
Il faut prévoir le cas où l'on serait surpris.

Car notre cher drapeau ne doit pas être pris.
Il faut trente soldats pour lui faire une escorte.
S'ils sont aussi vaillants que celui qui le porte,
Nous pourrions rencontrer cinq cent diables d'enfer
Et les renvoyer tous retrouver Lucifer
Sans le moindre chiffon, sans la moindre parcelle
De ce noble étendard qui dans ces plis recèle
Les souvenirs aimés de combats glorieux
Et l'emblême des droits légués par nos aïeux.

" Si nous tombions aux mains d'une troupe nombreuse,
Capable d'écraser l'escorte valeureuse
Qui m'accompagnera, ne songez pas à moi ;
Dégagez le drapeau. Je pourrai sans émoi
Prévoir mon sort fatal, (car ma jambe blessée
M'empêche de courir). Heureux à la pensée
Que vous aurez encor ce glorieux chiffon,
Si l'ennemi me prend, je boirai jusqu'au fond
La coupe qu'il réserve aux fugitifs. En somme,
Pour sauver l'étendard on peut bien perdre un homme
D'ailleurs, le régiment saura bien me venger.
Mais vous aurez aussi votre part du danger ;
Ce sera la plus belle : il faut bien du courage,
Lorsqu'on est prisonnier pour affronter la rage
De celui qui vous tient au bout de cent mousquets,
Cependant vous fuirez. Les énormes bouquets
D'arbres protégeront votre fuite. Sur trente
Il en restera vingt avec moi. Qu'une entente

S'établisse entre vous : ceux-là qui partiront,
Emportant le drapeau, se précipiteront
En courant vers l'endroit occupé par nos lignes.
Donc, qu'ils sortent des rangs tous ceux qui se croient dignes
De réclamer leur part des dangers à courir
Et qui, pour le drapeau, n'ont pas peur de mourir. "

Il dit, et, dans l'instant, trente hommes s'avancèrent ;
Sur un ordre du chef, d'autres se dispersèrent ;
La garde du drapeau s'élança sur les pas
De ʒn chef qui boitait mais qui ne bronchait pas.
J'en étais. Nous marchions deux à deux ; le silence
N'était interrompu que par le bruit immense
Des milliers de canons qui vomissaient la mort.
Les arbres se tordaient et craquaient sous l'effort
Des boulets, des obus et d'autres projectiles,
Toutes inventions éminemment utiles) ;
Cela grinçait, sifflait, éclatait dans les airs,
S'enfonçait dans le bois, s'enfonçait dans les chairs,
C'était assourdissant, mais, *à part ce vacarme*,
Rien du silence encor n'avait rompu le charme.

Tout à coup un juron près de nous retentit :
" Halte-là ! Rendez-vous ! Et toi, Yanké maudit,
Passe-moi ce drapeau," criait un chef rebelle
En désignant du doigt notre sergent Labelle,
Un regard nous prouva qu'ils étaient cent au moins.
Prêts à nous fusiller, attendant néanmoins

L'effet que produirait sur nous cette apostrophe.
En résistant on eût hâté la catastrophe :
Ces Virginiens-là n'étaient pas patients ;
McGibbon le savait ; il nous dit : " Mes enfants,
Rendez-vous, il le faut, lutter est impossible ;
Si vous restez armés, vous leur servez de cible. "
Les mousquets de nos mains tombèrent à l'instant :
Ils pouvaient nous flamber la tête à bout portant.
Nous nous trouvions là trente avec le capitaine,
Pourtant, il n'en resta pas plus qu'une vingtaine.

Lorsqu'on avait voulu s'emparer du drapeau,
D'un coup de poing Labelle avait fendu la peau
D'un grand Virginien, puis avait pris la fuite,
Alors dix d'entre nous partirent à sa suite.
Cent balles saluaient notre brusque départ,
Nous tuant six soldats : ils dorment quelque part
De leur dernier sommeil. Quant au brave Labelle,
Il tomba sous le feu de l'escouade rebelle ;
Le drapeau qu'il tenait à la main fut criblé
Je fus saisi d'horreur, et mon regard troublé
Me le fit voir gisant, pâle, ayant rendu l'âme.
Or, pour exécuter en tous points le programme
Qu'il était à propos de suivre, je songeais
A prendre le drapeau mais, comme j'allongeais
Le bras pour le saisir, ce fuyard intrépide
Reprit en bondissant, cette course rapide
Qui devait nous sauver, j'en étais bien certain,

Je le suivais de près.
Lorsqu'au fond d'un ravin
Nous sortîmes du bois, il faisait déjà sombre.
Nos zouzous étaient là. Voyant sortir une ombre,
Puis deux, puis trois, puis quatre, ils tirèrent sur nous
Sans nous faire aucun mal. " Allons êtes-vous fous ?
Voyez cet étendard, est-ce un drapeau rebelle ? "
Leur cria le sergent. Puis ce brave Labelle,
S'arrêtant à mi-côte et plantant son drapeau
Nous dit : " Ralliez-vous autour de ce lambeau !
Il est bien mutilé mais on n'a pu l'abattre. "
Ralliés, notre nombre était réduit à quatre :
Quatre hommes échappés au feu des ennemis
Rapportant l'étendard à leur garde commis.

On nous apprit alors qu'à très peu de distance
Le brave bataillon dont nous pleurions l'absence,
Réduit à cent soldats, faisait le coup de feu.
Nous rejoignîmes donc ces braves. Au milieu
Du bruit assourdissant de notre artillerie,
Ils étaient alignés près d'une batterie.
Une immense clameur salua le drapeau.

L'adjudant McGibbon brandissait le fourreau
De son sabre. Il était frère du capitaine.
Il nous avait suivi n'emportant que la gaîne
De son glaive, resté là-bas dans la forêt.
Il pleurait en songeant à son frère et jurait

Qu'il ferait payer cher à l'armée ennemie
Ce que, dans sa douleur, il traitait d'infamie.
L'autre, un Américain, jeune sous-lieutenant,
Songeant à notre exploit, était tout rayonnant.
Quand aux deux Canadiens : le sergent et moi-même,
Nous nous flattions d'avoir, en ce péril extrême
Agi d'une façon digne de nos aïeux.
Si je retrace ici cet exploit glorieux,
C'est que je tiens beaucoup à vous faire connaître
Le nom de ce héros qu'on oubliait peut-être.
Or, vous ne pouvez pas oublier Cold Harbor :
Vous y fûtes blessé, vous en souffrez encor.
De contrôler ces faits il vous sera facile,
Vous êtes un chercheur, vous êtes francophile,
Et, sachant votre goût pour de pareils récits,
J'ai voulu vous narrer ces détails inédits.

Stoke Centre, 4 septembre 1886.

C. LUI

—

Certain pitre, au discours banal,
A la caboche écervelée,
Ecrit dans son pseudo-journal
Que ma prose est échevelée.

C'est vrai ; mais chacun sait qu'il a
La jugeotte un peu paresseuse.
Qui donc a pu fourrer cela
Dans son épaisse boîte osseuse ?

Où, diable ! perche l'indiscret
Assez bénin pour condescendre
A lui rabâcher ce secret,
Jusqu'à ce qu'il ait pu comprendre ? "

---

* Ces vers s'adressaient à certain chroniqueur du *Pionnier*, dont le nom de plume était *C. Moi.*

Je suis " l'ami du sentiment ; "
Ergo : ma prose s'échevèle.
C'est lui qui le dit ; mais vraiment
L' " instinct " seul, chez lui, se révèle

" Moi, j'obéis à la raison,
" Dit-il, et que le diable emporte
" Les censeurs de la trahison
" Et des profits qu'elle rapporte ! "

Jadis, il faisait à mes vers
L'affront de les trouver splendides ;
Or, après un pareil revers,
Mes essais furent plus timides.

Mais quand l'abruti du " Pionnier "
Vient m'offrir l'appui de sa rage,
De cet apprenti chiffonnier
Le blâme anime son courage.

Stoke-Centre, 17 septembre 1887.

AUX CHEVALIERS DU NŒUD COULANT

Enfin vous l'avez eu votre jour de victoire :
Vous avez souffleté la patrie aux abois.
Pour vous, la trahison est un titre de gloire,
Vous prodiguez l'opprobre au noble sang gaulois.
Honte éternelle à vous, renégats, mercenaires
Pour qui le vil métal est la suprême loi !
Courtisans d'une secte aux instincts sanguinaires,
Traîtres au sol natal, traîtres à votre foi,
Enfants dégénérés d'une race virile,
Conçus par l'intérêt, enfantés par la peur,
Battez des mains, riez, ô phalange servile :
On nous prend, grâce à vous, pour un peuple sans cœur.
Vous qui d'un zèle outré nous donnâtes la preuve,
Quand la patrie en deuil appela ses enfants,
Vous nous avez trahis au moment de l'épreuve,
Et vous rampez aux pieds des vainqueurs triomphants.

---

* Cette pièce a été imprimée aux frais du gouvernement fédéral. Elle fait partie dee archives officielles de la Chambre des Communes, et elle a valu à l'auteur l'honneur de perdre un emploi qu'il a toujours rempli avec fidélité et compétence, d'après la propre déclaration de ceux qui l'ont destitué.

En dépit du courroux que vous fîtes paraître,
Quand le sang d'un martyr eut rougi l'échafaud,
On vous a vu bientôt, sur un signe du maître,
Insulter la victime, exalter le bourreau.
Depuis lors, piétinant sur le cadavre inerte
De celui qui mourut pour défendre les siens,
Vous n'avez eu qu'un but : consommer notre perte.
Triomphez aujourd'hui, vils politiciens !
Ah ! vous avez voulu nous traîner dans la boue
Et souiller dans le sang votre immonde drapeau !
Aux soufflets de vos chefs présentant notre joue,
Vous nous avez livrés comme on livre un troupeau !
Eh bien ! vos propres fils, évoquant la mémoire
De vos tristes exploits, seront saisis d'horreur,
Car vos ignobles noms, abhorrés dans l'histoire,
Rediront notre honte et votre déshonneur.

Stoke Centre, 26 février 1887.

IN FORMA PAUPERIS.

BOUTADE

(Lue par l'auteur à la séance publique de la Société Royale Canadienne, à Ottawa, le 26 mai 1887.)

I

" Eh bien ! en vérité, les sots auront beau dire,
Quand on n'a pas d'argent c'est amusant d'écrire."
Je vais, en m'appuyant sur ces vers de Musset,
Me vider le cerveau sans remplir mon gousset.
J'écris pour m'amuser. Nul ne voudra me lire.
Le style importe peu : tout est dans le sujet.

II

Le sujet n'est pas rare en pays monarchique ;
Nous avons les sujets de mécontentement,
Et les sujets du verbe, et puis la politique,
Qui gouverne le verbe, et le gouvernement,
Et la littérature exempte de critique,
Et les tristes effets d'un long hivernement

III

Nourrissons d'Hippocrène, autour de votre source,
Attendez les faveurs d'un public indulgent :
C'est le plus sûr moyen de rester indigent.
Il fait bon griffonner quand on est sans ressource !
Pour moi, lorsque j'écris, le diable est dans ma bourse ;
Et quand je n'écris pas, je n'ai jamais d'argent.

IV

J'éprouve, en y songeant, un désir bien coupable :
Voyez-vous, si la chose était en mon pouvoir,
Je me procurerais ce métal impalpable,
Cet argent dont on parle et qu'on ne peut pas voir.
Il est de ces moments ou je serais capable
De travailler un peu, rien que pour en avoir,

V

Musset ne nous dit pas si le riche s'amuse,
Ni même s'il écrit, pouvant s'en dispenser ;
Il me parait certain qu'à son aspect, la Muse
Recule intimidée, interdite, confuse,
Se sent toute distraite et s'attarde à penser
Aux montants fabuleux qu'il pourrait dépenser.

VI

" *Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,*
Mais sa bonté s'arrête à la littérature."
Ne me reprochez pas ce distique emprunté.
Le ciel par sa rigueur nous montre sa bonté.
Songez qu'un axiome est plus vrai que nature,
S'il exagère un peu la sainte vérité.

VII

Jadis, aux doux accords de ta lyre, Amphion,
Thèbes, voyait ses murs s'élever en cadence :
A chaque alexandrin surgissait un moellon
Et tout, jusqu'au mortier, prenait part à la danse.
Sur quoi Boileau nous dit : " *Soyez plutôt maçon.* "
Tout rimailleur bien né d'un maçon est l'essence.

VIII

Hélas! nous n'avons plus de moellons bien pensants,
Sachant apprécier la lyre et ses accents ;
Mais nous avons la grue avec sa crémaillère,
Et puis, le cœur humain, autre espèce de pierre
Très lourde à manœuvrer. Les vers attendrissants
Ne font plus concurrence à la classe ouvrière.

IX

Le poète s'élève ; il plane dans les airs ;
Où la froide raison rarement l'accompagne ;
Il domine à la fois la plaine et la montagne ;
De vastes horizons à ses yeux sont ouverts.
Du faîte aérien de ses châteaux d'Espagne,
Son regard plonge au loin, par delà l'univers.

X

Icare, en explorant les voûtes éternelles,
Sent fondre sur son dos la cire de ses ailes ;
Prométhée y succombe, ayant escarmoté,
Au profit des humains, sa gerbe d'étincelles,
Et quand le barde y monte, il est précipité
Sur le roc anguleux de la réalité.

XI

Le butor l'attend là pour lui ronger le foie ;
Le hibou, qu'il troublait dans son obscurité,
Voudrait détruire en lui tout rayon de clarté.
Quand les oiseaux de nuit attendent cette proie,
Le dindon ne dit rien ; mais sa commère l'oie
Dit que le châtiment lui paraît mérité.

XII

Qu'mporte à ce martyr le dédain du vulgaire ?
Il nargue les puissants, se moque des ingrats.
Le métier d'immortel est son unique affaire.
C'est un métier fécond en mortels embarras ;
Mais, malheureusement, c'est celui qu'il préfère,
Bien que l'agriculture ait besoin de ses bras.

XIII

A chercher l'idéal il consacre sa vie,
Prêt à mourir de faim pour vivre..... après sa mort.
Le plat, le positif, n'est pas de son ressort ;
Sa soif d'illusions n'est jamais assouvie.
Son âme, dominant la matière asservie,
L'enlève vers l'Olympe, où sa Muse l'endort.

XIV

Bercé par les zéphyrs, inondé de lumière,
Il rêve de grandeur et d'immortalité ;
Il adresse des vers à la postérité,
Que ne les lira pas. Ma foi, laissons-le faire :
Puisse-t-il être heureux, malgré sa pauvreté,
Én songeant que sa rime est parfois millionnaire !

XV

La mienne ne l'est pas ; moi non plus, cest certain.
La pauvreté n'est plus, dans le siècle où nous sommes,
Un vice aussi fatal à la rime qu'aux hommes.
Les vers, bons ou mauvais, ont tous même destin :
Ils sont, lorsque l'auteur y met de fortes sommes,
Publiés aujourd'hui mais oubliés demain.

XVI

On me dira que l'offre excède la demande ;
Que pour vendre un ouvrage il faut un acheteur ;
Qu'un manuscrit n'a pas une valeur marchande ;
Que, si la librairie offre au littérateur
Des marchands de bouquins, pas un seul éditeur
Ne lui voudrait donner l'ombre d'une commande.

XVII

C'est juste, et j'admettrai qu'un vulgaire écrivain
Se plaindrait bien à tort, s'il réclamait en vain
Une part des profits de l'imprimeur-libraire.
Arbitre du bon goût, ce mortel n'a que faire
Des écrits du terroir, puisqu'il a sous la main
Des livres imprimés dans l'ancien hémisphère.

XVIII

Il les remet sous presse ; il les vend au rabais,
Au nez des fainéants qui vivent de leur plume ;
Et chaque droit d'auteur d'un écrivain français
Lui coûte, au prix du *gros*, ce que vaut un volume.
Il donnerait autant, du moins je le présume,
A l'auteur canadien d'un livre à grand succès.

XIX

Qui lui contestera la dîme qu'il prélève
Sur l'auteur étranger qu'il pille sans merci ?
C'est un vol innocent : la loi le veut ainsi.
Que l'auteur canadien chôme, végète ou crève,
Qu'il fabrique du neuf ou qu'il se mette en grève,
Notre imprimeur *en vieux* n'en aura point souci.

XX

Chiffonniers, crochetant les éclats de cervelle,
Les déchets des pensenrs vivants ou disparus,
Rétameurs de clichés, bouquinistes ventrus,
Restés, malgré vos vols, crétins jusqu'à la moelle,
Tout auteur inédit vous paraît un intrus
Dont il faut prudemment refroidir le beau zèle !

XXI

Vous nous faites payer notre talent trop cher.
Pour écrire il faut être ou prince, ou boyard russe.
Nos lois, en vous livrant les auteurs d'outremer,
Ont servi de Bismark les projets pleins d'astuce :
Vous êtes les suppots du chancelier de fer,
Et nous travaillons tous pour le vieux roi de Prusse.

XXII

Notre travail ingrat a-t-il quelque valeur ?
—Oui—J'en atteste ici l'inflexible critique
Qui se tait, blâme, éreinte ou loue avec chaleur,
Le tout dans l'intérêt d'un parti politique :
Bien plus que nos écrits, l'ardente polémique
Qu'on fait sur notre compte, en impose au lecteur.

XXIII

Fabriquer le pamphlet ou le livre indigène,
Ce n'est pas un état ; c'est une infirmité.
Notre auteur canadien vit dans l'*Etat de Gène.*
Là, sans avoir reçu le don d'ubiquité,
Il foule notre sol qu'il n'a jamais quitté
Et s'attache au rivage où sa grandeur l'enchaîne.

XXIV

A quoi bon s'occuper d'écrire bien ou mal,
Lorsque ne pas écrire est chose si facile ?
L'homme qui perd son temps à corriger son style,
Risque fort de passer pour un sot animal.
De nos jours, l'orthographe est un luxe inutile
Et le goût littéraire, un instinct anormal.

ENVOI

Littérateurs français du corps académique
Etabli depuis peu sur le sol canadien,
Je vous fais l'exposé plus vrai que poétique
Des abus dont se plaint le groupe famélique
Qui s'acharne à gravir le sommet parnassien,
Mamelon bien connu de l'académicien.
Cette cîme n'a pas de neiges éternelles ;
Mais l'éternelle dèche y règne, nous dit-on.
Du barde, qu'elle étreint dans ses serres cruelles,
Elle glace l'élan et l'inspiration.

Qui pourrait mieux que vous plaindre notre misère ?
Vous avez éprouvé nos tribulations.
Or, la littérature au peuple est nécessaire
Pour conrerver sa langue et ses traditions.

Consultez le passé : les fortes nations
Ont toujours fait grand cas du talent littéraire.
Notre peuple isolé, plus qu'un autre, a besoin
Qu'on mette sous ses yeux les leçons de l'histoire.
Il faut lui procurer d'autres titres de gloire
Que les nobles exploits d'un passé déjà loin.

Je constate le mal ; appliquez le remède.
Vous êtes nos aînés ; vous nous devez votre aide.
Tout travail, excepté le travail d'un auteur,
Se paye en beaux deniers : voilà pourquoi je plaide
La cause des copains contre l'entremetteur,
Qui plume à son profit le trop rare lecteur.
Vos efforts, j'en suis sûr, nous seront très utiles.
Vous saurez triompher des cabales hostiles.
Il nous faut un marché pour la prose et les vers,
Comme pour les radis et les petits pois verts.

Stoke Centre, avril 1887.

LES CLOCHES DE NOËL

Minuit sonne au beffroi ! Dans l'ombre et le silence,
La cloche a tressailli ; sa grande voix s'élance
De son gosier d'airain pour redire aux mortels
Que le moment béni, le grand anniversaire,
Dans un suprême élan de piété sincère,
Réunit les chrétiens aux pieds des saints autels.

Tels, dans les champs sacrés, les échos sympathiques,
Redisant les accords du plus beau des cantiques,
Transmettaient aux tyrans comme aux persécutés
Le message d'amour apporté par des anges,
Lorsque le genre humain garrotté dans ses langes,
Succombait sous le poids de ses iniquités.

Chaque année, à minuit, chez nous l'airain sonore
Redit ce chant joyeux qui signala l'aurore
Du jour où l'opprimé put dire avec orgueil :
" N'en déplaise aux puissants tous les hommes sont frères ;
" On l'oublie ici-bas, mais les lois arbitraires
" Jamais du Paradis ne franchiront le seuil. "

Avant que le soleil ait chassé la nuit sombre,
Quand la foule pieuse a regagné dans l'ombre
Le logis où l'attend un joyeux réveillon,
Chacun ébauche un somme embelli d'un beau rêve,
Qu'on interrompt parfois ; il faut bien qu'on se lève :
La cloche recommence un joyeux carillon.

Cloches, carillonnez, déplacez les atomes
De l'air et détruisez jusqu'aux moindres symptômes
De surdité morale ou d'assoupissement !
Sonnez, qu'en notre cœur votre voix métallique
Fasse toujours vibrer la fibre catholique
En rappelant du Christ l'heureux avènement.

Ottawa, décembre 1887.

A Mgr DUHAMEL

Archevêque d'Ottwa.*

Monseigneur, poursuivant partout votre œuvre sainte,
Vous venez exercer jusque dans cette enceinte
Votre admirable charité.
Notre cercle a choisi pour but la bienfalsance ;
Qui l'oublierait ici lorsque votre présence,
Nous prêche la fraternité ?

Phalange dévouée à l'œuvre sociale,
Nous chômons aujourd'hui la fête patronale.
Soit que nous soulagions les maux,
Soit que nous l'honorions en pompe solennelle,
Saint Antoine, du haut de la voûte éternelle,
Daigne sourire à nos travaux.

---

* Cette adresse en vers a été écrite pour la Société Saint Antoine de Padoue en prévision d'une visite que Sa Grâce devait faire à la nouvelle salle de la Société. Pour des raisons qu'il est inutile de rappeler ici, l'adresse n'a jamais été présentée.

Notre ligue a grandi sous l'aile maternelle
De la religion, fontaine originelle
De tout sentiment généreux.
Quand votre zèle ardent vous appelle à nos fêtes,
Votre main qui bénit s'élève sur les têtes
De vos enfants respectueux.

Evêque, on vous a vu combler notre alliance
Des gages précieux de votre bienveillance
Vous veniez sous notre humble toit.
L'archevêque aujourd'hui, dans sa mansuétude,
Veut bien nous témoigner que sa sollicitude
Envers nous subsiste et s'accroit.

Organisant chez eux la haine collective,
A l'ombre du secret, base constitutive
De leurs groupements clandestins,
Que d'autres, réunis dans leur sombres retraites,
Ebauchent les complots de ces loges secrètes
Dont ils sont les obscurs pantins ;

Notre travail à nous ne craint pas la lumière :
Notre amour du prochain s'épand large et sincère,
Couvrant tonte l humanité.
C'est pourquoi, Monseigneur, votre âme charitable
Approuvant nos efforts, votre main vénérable
Bénit notre société.

SONNET

A MADAME L. D., OTTAWA

Quand la création, sublime symphonie,
Dans l'espace étendit ses flots mystérieux ;
Lorsque le mouvement des sphères d'Uranie,
En cadence, roula sous le regard des cieux ;

Quand l'orgue universel, répandant l'harmonie,
Fit monter dans les airs ses sons mélodieux ;
De cet hymne sacré la douceur infinie,
Sur son trône, charma l'Eternel, radieux.

Il dit que c'était bien : aussi votre voix pure
Prenait part au concert sous la blonde figure
D'un choriste céleste au front noble, à l'œil doux.

Vous l'avez oublié, car votre sexe oublie ;
Mais votre aspect proclame et votre chant publie
Qu'il manque au ciel un ange et des ailes à vous.

Ottawa, 6 juin 1887.

LA BATILLE DE SAINTE-FOY

Québec était aux mains des troupes d'Angleterre.
Depuis que les frimas avaient durci la terre,
Nos canadiens, couverts de sordides haillons,
Exténués, formaient de nouveaux bataillons.
Cinq ans de durs combats, de luttes incessantes
Avaient désagrégé leurs cohortes, puissantes
Par la valeur surtout. On était à la fin
De l'hiver. Epuisés de fatigue et de faim,
Ces preux avaient encor la menace à la bouche.
Chacun voulait brûler sa dernière cartouche
Et disputer, quand même, aux nouveaux arrivés
Sa demeure et ses champs à moitié cultivés.

Tandis que nos colons défendaient la frontière
O honte ! on avait vu l'engeance tripotière *
Qui composait la cour de l'infâme Bigot,
Pressurer le pays, s'arrondir un magot,
Thésauriser au prix de la longue souffrance
D'un peuple, et s'acheter de beaux châteaux en France.

---

* Dernier combat livré aux Anglais par les troupes françaises et les milices canadiennes. Les descendants des hommes qui ont remporté cette brillante victoire ne sauraient être considérés comme un peuple conquis.

Le brave paysan, victime de ce vol,
N'en persistait pas moins à défendre le sol
Qu'il avait défriché, qu'il laissait sans culture
Ignorant où les siens prendraient leur nourriture,
Il se précipitait à l'appel du devoir,
Sourd aux pressentiments qui lui faisaient prévoir
La misère au logis.
Si la ferme en ruine
Rapportait quelques grains, la vaillante héroine,
Qui la cultivait seule et piochait sans repos,
Se voyait rançonner par les leveurs d'impôts.

On savait tout cela dans le pays mais, comme
L'Anglais nous attaquait, on ne vit pas un homme,
Parmi tous ces soldats obscurs déguenillés,
Préférer au bivouac ses champs ensoleillés.

Tout homme était soldat pendant ces jours d'alarmes ;
Des gamins de douze ans portaient déjà les armes ;
L'aieul, le petit-fils, marchaient au même rang.
On avait rationné tout ce peuple mourant ;
Le pain manquait partout excepté chez les traîtres
Qui faisaient bonne chère et gouvernaient en maîtres.
Au sommet l'infamie et la cupidité,
Ailleurs le dévoûment et l'intrépidité.

Quand du fameux Bigot l'immonde satrapie
Se gavait, l'hôpital n'avait pas de charpie.

Pour donner aux blessés les premiers pansements,
On déchirait le linge et les sous-vêtements
Que l'épouse ou la sœur d'un soldat de milice,
Ou la religieuse apportaient à l'hospice.
Des artilleurs prenaient leur chemise en haillons
Et leur vieux drap de lit pour bourrer leurs canons.

Lorsque le vieux Québec avait ouvert ses portes,
La foule agonisait. Les âmes les plus fortes
Redoutaient un hiver sans pain et sans abri ;
Les enfants grelottaient sous le ciel assombri
Et cherchaient à travers les débris de murailles
Un remède à la faim qui rongeaient leurs entrailles :
Le général anglais eut la compassion
D'ordonner que l'on fit la distribution
Des vivres aux vaincus. C'était agir en homme,
Et Murray valait bien maître Bigot en somme.
Comme on approuvait fort ce trait d'humanité,
Chacun lui promettait qu'il serait bien traité
Lorsqu'on aurait vengé la sanglante défaite
Des Plaines d'Abraham. Or, sans être prophête,
On pouvait pressentir que le drapeau français
Ne serait plus ici témoin de nos succès.

Les cœurs endoloris étaient remplis de rage.
Puisant dans les revers un regain de courage,
On voulait triompher par un sublime effort,
Ecraser les Anglais sous les murs du vieux fort,

Humilier encor l'Angleterre orgueilleuse
Et venger l'étendard de la France oublieuse.

Dès le vingt-huit avril, sept mille vétérans,
Epaves des grands jours, avaient repris leurs rangs.
C'était à peu près tout l'effectif disponible.
Par trois jours et trois nuits d'une marche pénible,
Dans la neige et la boue à travers les forêts,
Sur des chemins affreux, à travers les marais,
Ils avaient pu franchir, torrents, mornes, *coulées*.
Bravant froid, givre, faim, averses, giboulées,
L'œil en feu, le cœur ferme, ils venaient d'arriver
En face des hauteurs qu'il fallait enlever.

Les plaines d'Abraham qui s'offraient à leur vue,
Rappelaient aux anciens la défaite imprévue
Qui naguère avait mis leurs rangs en désarroi ;
Ils gravissaient les bords du plateau Sainte Foy.
Ils voulaient traverser l'ancien champ de bataille,
Où leurs vieux compagnons fauchés par la mitraille,
Avaient laissé leurs os ; ils venaient les venger,
Attaquer le vieux fort et chasser l'étranger.

Mais le bouillant Murray, qu'on n'avait pu surprendre,
Etait sorti des murs pour venir les attendre.
Adossant ses soldats aux Buttes de Neveu,
Aux nombreux artilleurs il commanda le feu.
Les nôtres arrivaient sans leur artillerie.

Des grenadiers français la phalange aguerrie
Soutint le premier choc de nombreux bataillons.
Traînés par nos soldats, seuls, trois petits canons
Avaient pu traverser les marais de la Suède.
L'avant-garde grimpant la pente abrupte et raide,
Débouchait sur le bord du plateau, quand Lévis
De se rompre en deux corps lui fit porter l'avis.

L'un des détachements se porte vers la route ;
L'autre, allant vers la droite occupe la redoute,
Ouvrage des Anglais couvrant l'Anse au Foulon.
S'adossant au moulin de la ferme Dumont,
La moitié d'avant garde, appui de l'aile gauche,
Résiste bravement sous le feu qui la fauche.
La redoute attaquée, à droite, en fait autant.

Puis, sur l'ordre du chef, toujours en combattant,
En bon ordre on rejoint les vaillants camarades,
Calmes sous les obus comme aux jours de parades.
Qui débouchaient alors sur le terrain boueux.

Lévis, pour ménager ces soldats généreux,
Leur avait commandé d'abandonner leur prise.
Bientôt, les assaillants, qu'un premier succès grise,
Les serrant de trop près, vont tomber sous le feu
Des renforts accourus. Aux Buttes de Neveu,
Comptant plus que jamais sur son artillerie,
Murray donne pour ordre à chaque batterie

D'accélérer le tir et de bien mitrailler
Certain bout de chemin qu'il voudrait balayer.

" C'est par là que nous vient, dit-il, la caravane
Des Français. Poussez-moi cela dans la savane
Ces paysans venus à travers les marais,
Il faut les refouler dans leurs sombres forêts.
Ces affamés chez nous voudraient faire ripaille,
Nous allons leur servir un repas de mitraille,
Et le tailleur qu'il faut à ces déguenillés
C'est un bon fossoyeur ; ils seront habillés. "

Il dit et vingt éclairs aux flammes meurtrières
Jaillirent à la fois. Nos cohortes guerrières
Se voyaient décimer et resserraient leurs rangs.
Dominant le tumulte et les cris des mourants,
Le bronze mugissait à de courts intervalles.
En face du moulin, ceux qu'épargnaient les balles
S'abattaient écrasés par la trombe de fer
Que les canons crachaient avec un bruit d'enfer.

Les cadavres français jonchent déjà la plaine
Le chef de l'avant-garde est tombé dans l'arène,
Mais ceux qu'il commandait n'en sont pas alarmés ;
Chez ces vieux vétérans, à vaincre accoutumés,
Chacun peut au besoin commander une escouade.
Attaquant à leur tour malgré la canonnade,

Ils acculent l'Anglais au pied d'un mamelon
Et chassent l'ennemi de la ferme Dumont.
On les déloge encor, mais la charge brillante
Recommence, et voici la cohorte vaillante
Bel et bien installée à l'abri du moulin !

Grâce à ce beau succès, Lévis sur le terrain
Avait pu deployer le reste de l'armée ;
La ligne de bataille avait été formée.
Alors, de Canadiens un double bataillon
Dût reprendre d'assaut la redoute au Foulon.
Sortant d'un bois touffu, la phalange intrépide,
Après quelques instants d'une course rapide,
Franchit l'épaulement, saute dans les fossés ;
Par les coups de mousquets, les crânes fracassés,
Répandent sur le sol des débris de cervelle.
Piétinant dans la boue et le sang qui ruisselle,
On se bat corps à corps ; le poste est emporté
Et l'ennemi battu s'enfuit épouvanté.

A droite, nos soldats occupaient la redoute,
A gauche, le moulin qui commandait la route.
Les canons foudroyaient ces deux points opposés ;
Mais, voyant ses efforts partout neutralisés,
Murray veut enfoncer le centre de l'armée.
Une masse compacte, à travers la fumée,
Accourt, et des Français les feux de pelotons

N'ont pu rompre l'élan des rouges bataillons,
Lorsqu'un détachement choisi dans la milice,
Pour ralentir le choc, s'avance dans la lice.
Ils sont de Montréal ces solides gaillards
Et le désir de vaincre allume leurs regards.
Ils restent de pied ferme au milieu du carnage ;
Quand les rangs sont broyés, redoublant de courage,
On referme la brèche et bientôt les Français
Se sont fait un rempart de cadavres anglais.
Des braves Canadiens le commandant succombe ;
Il est enseveli sous l'humaine hécatombe.
Ainsi de Montréal, le brave régiment
Au colonel Réaume érige un monument.
Le sang coule à grands flots ; il détrempe la fange.
Rien ne fait reculer l'héroïque phalange
Qui, derrière un rempart de cadavres fumants,
Fusille les Anglais de colère écumants.

Pendant qu'on repoussait l'impuissante furie
Des rouges fantassins, contre l'artillerie
Nos braves miliciens se déployaient ailleurs ;
Près des bouches à feu, chacun des tirailleurs
S'abat, le canon gronde ; alors il se redresse,
Fusille, à bout portant, l'artilleur sur sa pièce.

Grâce à ce mouvement subit, inopiné,
Pour la dernière fois le bronze avait tonné
Sur le chemin Saint-Jean. Les pièces enclouées

Ne pouvaient plus servir. En s'ouvrant des trouées
A travers les Anglais qui barraient leur chemin,
Nos tirailleurs allaient délivrer le moulin
Des engins meurtriers qui le battaient en brèche.

Ils prennent les canons ! Maintenant rien n'empêche
D'envelopper Murray comme dans un filet
C'était précisément ce que Lévis voulait.
Le Royal-Roussillon pousse à la baïonnette,
Enfonce l'aile gauche anglaise et ne s'arrête
Qu'aux Buttes de Neveu.
Les Anglais repoussés,
Voyant qu'on harcelait leurs groupes dispersés,
Abandonnent leurs morts. Leur déroute est complète.
Le régiment chargé de couper leur retraite
Dirige ses efforts vers un autre côté
Un ordre mal compris ou mal exécuté
Donne à Murray le temps de rentrer dans la ville.

Hélas ! ce bel exploit devait être inutile
Et ces héros, pour prix de leurs mâles vertus
Furent livrés à ceux qu'ils avaient combattus.

Montréal, août, 1888.

INDEX DE LA PREMIÈRE PARTIE

(Chacune des parties de cet ouvrage a son index particulier, indiquant les pages des matières qu'elle contient.)

A M. Alphonse Lusignan - - - - - - - - - 19
Au prototype de l'établissement - - - - - - 25
Aux chevaliers du nœud-coulant - - - - - - 70
A Mgr Duhamel - - - - - - - - - - - - - 84
Chambly-Bassin - - - - - - - - - - - - - 17
C. Lui - - - - - - - - - - - - - - - - 68
Fantaisie - - - - - - - - - - - - - - - 7
Impromptu - - - - - - - - - - - - - - 5
In forma pauperis - - - - - - - - - - - - 72
Le cinquantenaire - - - - - - - - - - - - 12
Le témoignage d'une jument - - - - - - - 30
La nouvelle année - - - - - - - - - - - - 37
La neige et la pluie - - - - - - - - - - - 40
La Cyriade - - - - - - - - - - - - - - 42
Le jour des morts - - - - - - - - - - - - 50
L'Ere nouvelle - - - - - - - - - - - - - 53
Le drapeau du 14ème - - - - - - - - - - 59
Les cloches de Noël - - - - - - - - - - - 82

La bataille de Sainte-Foy - - - - - - - - - 87
Mil-huit cent quatre-vingt six - - - - - - - - 55
Pax hominibus - - - - - - - - - - - - - - 35
Sonnet - - - - - - - - - - - - - - - - - 86
Une nuit de décembre - - - - - - - - - - 24
Une pièce sans nom - - - - - - - - - - 57

DEUXIÈME PARTIE

Universitas
BIBLIOTHECA

U. O.

DEUXIÈME PARTIE

CHANSONS DIVERSES

LE FOIN

AIR : *Il pleut, il pleut enfin.*

Amis le Ciel enfin
Retourne sa salière,
Répandant sur la terre
Quantité de sel fin.
Il dit : " Sots que vous êtes,
Vous en avez besoin."
Dieu garde pour les bêtes
Du foin, du foin, du foin ! } *bis*

Phébus ne peut franchir
La nuée obscurcie,
Et la plaine durcie
Achève de blanchir.
De l'hiver les conquêtes
S'étendent déjà loin.
Dieu garde pour les bêtes
Du foin, du foin, du foin ! } *bis*

Travailleur diligent,
Lorsque tombe la neige,
Que le Ciel te protège !
Piocheur intelligent,
Quand tu passes les fêtes
Gai, dans ton humble coin,
Dieu garde pour les bêtes
Du foin, du foin, du foin ! } *bis*

Sans esprit et sans cœur,
Que d'hommes en ce monde,
Grâce à leur bourse ronde
Prennent un air vainqueur.
Ils sont plus sots qu'honnêtes
Mais tout leur vient à point.
Dieu garde pour les bêtes
Du foin, du foin, du foin ! } *bis*

Montréal, décembre 1883.

SOYEZ HEUREUX

AIR : *Voyez cette modeste pierre.*

Le Temps s'enfuit à tire-d'aile,
Et ce vieux squelette ambulant,
Parcourant la voûte éternelle,
Nous ramène le jour de l'an.
Pendant qu'on s'embrasse à la ronde,
Pour les mortels formant des vœux,
Moi, je viens dire à tout le monde : } *bis*
Dieu vous garde, soyez heureux !

Dans des équipages splendides,
Se pavanent les opulents,
Lorsque sous des haillons sordides,
Le pauvre se traîne à pas lents.
Pour bien célébrer cette fête,
Riches, montrez-vous généreux,
Que chaque indigent vous répète : } *bis*
Dieu vous garde, soyez heureux !

Quand de plaisir ton cœur pétille,
Jouvencelle au regard si doux,
Tu fais rager la vieille fille,
Que le sort prive d'un époux,
Sans t'occuper de ses tortures,
Tu songes à ton amoureux.
Pour vos épousailles futures,
Dieu vous garde, soyez heureux ! } *bis*

Vous, malheureux célibataires,
Ennemis jurés des poupons ;
On sait que vos mœurs trop austères
Vous font toujours fuir les jupons.
Pourtant moi, je serais bien aise
De vous voir de petits morveux,
Pour en élever quinze ou seize,
Dieu vous garde, soyez heureux ! } *bis*

Vieillards en proie à la misère,
Enfants par le froid engourdis,
Groupés auprès de votre mère,
Qui grelotte dans son taudis,
Vous que le malheur importune,
Consolez-vous : du haut des Cieux
L'Eternel voit votre infortune,
Dieu vous garde, soyez heureux ! } *bis*

A vous, dont ma muse rustique
Déride les fronts soucieux,
A vous, qui de la politique
Suivez les sentiers tortueux,
A vous aussi que l'Hyménée
Retient dans ses aimables nœuds,
Je souhaite une bonne année,
Dieu vous garde, soyez heureux ! } *bis*

Montréal, 1er janvier 1888.

LA SESSION FÉDÉRALE

AIR : *Versez donc, mes amis, versez.*

Députés, le gouvernement
A grand besoin de vos lumières.
Il convoque le parlement ;
Qui s'assemble près des *Chaudières.*
Partez donc, chers élus, partez,
Plantez là vos autres affaires,
Partez donc, chers élus, partez,
Rassemblez vous et discutez.

Parbleu ! c'est un triste pays
Qu'un pays où le mandataire
Ne parle pas sur le maïs,
Le sucre et les pommes de terre.
Parlez donc, discoureurs, parlez,
Vous est il permis de vous taire ?
Parlez donc, discoureurs, parlez,
Un peu moins, si vous le voulez.

Rouges, dites sur tous les tons
Que les bleus sont des mercenaires :
Ils vous traiteront d'avortons,
D'incapables, de doctrinaires.
Luttez donc, grands joûteurs, luttez,
Epuisez les vocabulaires
Luttez donc, grands joûteurs, luttez,
A bon droit vous vous emportez.

Allez-y, piquez-vous au jeu,
Prodiguez les calinotades.
Si vos chefs vous mènent au feu,
Défendez bien leurs incartades.
Votez donc, partisans, votez
En dépit des rodomontades,
Votez donc, partisans, votez
Contre ceux que vous combattez

Il faudra que le gouverneur
De ses durs travaux se délasse :
A ses bals, vous aurez l'honneur
D'être invités. Avec audace,
Dansez donc, vieux barbons, dansez :
Il faut que jeunesse se passe,
Dansez donc, vieux barbons, dansez,
Pouvez vous sautiller assez ?

LA SESSION D'OTTAWA

AIR : *L'encens des fleurs embaume cet asile.*

Les étrangers ont envahi la ville,
Le député se prend au sérieux,
Guilbaut se tait, Landry même est tranquille !
Les naturels paraissent tout joyeux.
A notre Louvre,
Chacun s'en va
Voir si l'on ouvre
La session d'Ottawa.

Pour figurer, Monsieur Kimber attache
Sa grande épée et ses autres atours.
Avec plaisir, chacun remplit sa tâche :
Le gouverneur daigne lire un discours.
Quelle affluence !
Quel brouhaha !
Lorsque commence
La session d'Ottawa.

Des policiers ont contenu la foule,
Un triple hourra retentit au dehors,
L'airain mugit, on dirait que tout croûle
Et le tambour bat dans les corridors.
Quel bruit immense !
Quel brouhaha !
Lorsque commence
La session d'Ottawa.

Salves, discours, saluts, flots d'harmonie
Durent bien peu, mais, pour être dispos,
Lorsque finit cette cérémonie,
On prend au moins trois grands jours de repos.
On se délasse,
Il faut voir ça,
Avant qu'on passe
La session d'Ottawa.

Or, il faudra discuter sans colère
Et divaguer en un style élégant.
Des employés, pour gagner leur salaire,
Le toucheront : c'est déjà fatiguant.
Quelle misère
Pour ces gens-là !
Peuvent-ils faire
La session d'Ottawa ?

Nos députés vont reprendre l'ouvrage
Et prononcer des discours ennuyeux ;
Nos sénateurs, redoublant de courage,
Pour bien dormir, s'étendront de leur mieux.
Le chef de file
Gouvernera :
C'est très utile
La session d'Ottawa.

LE MANDATAIRE

AIR : *Que j'aime à voir les hirondelles.*

Que j'aime à voir les mandataires
S'asticoter bien proprement
Pour approfondir les mystères
De notre cher gouvernement !
MacMaster propose une adresse
Et gesticule avec ardeur,
A son tour, Belleau se redresse
Et nous émeut par sa candeur.

Puis Blake, un garçon très capable,
Nous fait un discours sérieux,
D'une longueur épouvantable,
Ce qui rend John A. furieux :
Macdonald se lève et proclame
Que tous ses amis ont raison
Et que celui qui les diffame
Devrait rester à la maison.

Dès que les dernières gelées
Font rougir les nez restés blancs,
Que les dernières giboulées
Nous annoncent le doux printemps,
Vous voyez fuir le mandataire,
De politique dégoûté,
Qui retourne au fond de sa terre
Jouir de son indemnité.

Si, par bonheur, dans le voyage,
Il avait un bon mouvement,
S'il descendait sur une *cage*
A la fin de l'hivernement,
Pour être utile à l'industrie,
S'il ramait d'un bras vigoureux,
Il servirait mieux la patrie,
Qu'en nous débitant des mots creux.

Mais loin d'imiter l'hirondelle
Amoureuse du gazon vert,
Il revient brûler la chandelle
Par les deux bouts pendant l'hiver.
Trois mois durant, le mandataire
Se prélassant dans des traineaux,
Vit aux dépens du prolétaire,
Tout comme les autres moineaux.

PARODIE

Chez nos frères les Esquimaux,
On dit qu'il tombe de la neige !
Même on assure qu'en Norvège
On peut se servir de traineaux !
(L'histoire est vraiment singulière !)
Voilà qu'ici l'on fait courir
Le bruit que la blanche poussière,
Qui menace de tout couvrir,
C'est la neige,
Mon cher Elphège,
On la dit froide et c'est bien vrai n'en doutez pas.
Elle pelote
Sous votre botte,
Elle gémit,
Son bruit
Fait résonner vos pas.

A Québec, depuis bien longtemps,
On travaillait avec mystère,
A composer un ministère,
Qui put durer jusqu'au printemps ;

Un parti qui venait de naître
A détrôné le gros Mousseau ;
Mais, lorsqu'il croit parler en maître,
Qui donc l'étouffe en son berceau ?
C'est la neige, etc.

Pour se livrer aux longs débats,
Il faut de la chaleur vitale,
Et notre pauvre capitale
N'a pas le plus doux des climats.
Tel qui parle avec assurance
Et d'être honnête fait semblant,
Tache sa robe d'innocence.
Qui donc le fait paraître blanc ?
C'est la neige, etc.

Certain de nos législateurs
Est honnête homme à sa manière,
Il croit posséder la lumière
Et fait fi de ses électeurs.
On le voit souvent à son siège
Parlant au nom des imposteurs.
Quel est donc le mal qui l'assiège
Et qui glace ses auditeurs ?
C'est la neige,
Mon cher Elphège,

On la dit froide et c'est bien vrai, n'en doutez pas
Elle pelote
Sous votre botte,
Elle gémit,
Son bruit
Fait résonner vos pas.

LE CHANT DES TRAPPEURS

---

* Composé à la demande du club de raquettes *Le Trappeur* et mis en musique par Callixa Lavallée.

Allons ! gais trappeurs, chaussons la raquette,
Qui, d'un pas léger,
Nous fera voyager
Du froid, parmi nous, nul ne s'inquiète,
Nos torses vaillants
Portent des cœurs bouillants.
Joyeux et dispos, sur la blanche plaine,
Nous nous élançons ;
Que le givre en glaçons
Vienne transformer notre chaude haleine,
Nul ne s'en plaindra,
Et chacun redira :

Refrain : En avant mes braves,
Jamais le trappeur
Ne connaît d'entraves.
Il n'a jamais peur.

Il rit des autans, marche sur la neige,
Acclame l'hiver et son blanc cortège.
Mais les noirs frimas
De nos durs climats
Le laissent, ma foi,
Passablement froid.

Nous perpétuons le nom, la mémoire
Des hardis trappeurs,
Héroïques sapeurs,
Dont l'historien raconte la gloire,
Et qui, sans broncher,
Savaient toujours marcher.
Ces fiers rejetons de la vieille Gaule,
La hache à la main,
Se frayaient un chemin ;
Ils se sont rendus jusque près du pôle,
Et chez l'étranger
Ils ont su nous venger.

En avant mes braves,

Avec d'autres clubs nous entrons en lice ;
Sans les jalouser,
Voulant rivaliser
Convenablement, les soirs d'exercice,
Nous nous rassemblons
Et d'efforts redoublons.

Contre nos rivaux nous luttons en frères,
Nous avons promis
De rester leurs amis ;
Aux jours de gala, fêtes populaires,
Costumés, joyeux,
Nous marchons avec eux.

En avant mes braves,

En dépit du froid, le trappeur s'enflamme
Très facilement
Pour le sexe charmant ;
Il sait entourer sa blonde ou sa femme
D'un amour ardent,
Sans cesse débordant.
Conservant toujours âme noble et fière
Et cœur généreux
Dans un corps vigoureux
Si, dans le pays, nous avions la guerre,
Vite il accourrait
A son poste, et dirait :

Refrain : En avant mes braves,
Jamais le trappeur
Ne connait d'entraves,
Il n'a jamais peur,
Il rit des autans, marche sur la neige,
Acclame l'hiver et son blanc cortège.

Mais les noirs frimas
De nos durs climats
Le laissent, ma foi,
Passablement froid.

LA CUITE DU VOISIN

AIR :—*Mon oncle Gaspard est mort.*

Mon Dieu, quelle histoire !
Tout le monde en a jasé,
Qui donc aurait pu le croire ?
Notre voisin s'est grisé (*bis*)

Il ne songeait pas à boire ;
Des amis l'ont entraîné :
Il a bu comme un damné
Jusqu'à perdre la mémoire.
D'abord, il fut triomphant,
Il mugissait comme un buffle,
Me traitait de mufle
Puis, pleurait comme un enfant.
Mon Dieu, quelle histoire, etc.

C'était bien triste, à son âge ;
Aussi, dès le lendemain,
Se mettant sur le chemin,
Les femmes du voisinage

Répétaient à tout venant :
Il faut que je vous révèle
La grande nouvelle,
Ma foi, c'est bien étonnant !
Mon Dieu quelle histoire ! etc.

Comme il n'avait pas de trogne
Qu'on put remarquer, d'abord,
Tout le monde fut d'accord
A dire : C'est un ivrogne,
Véritable sac à vin,
Ce poichard, il faut le croire,
Se cachait pour boire,
On le connait donc enfin.
Mon Dieu, quelle histoire ! etc.

Pendant ce temps-là, notre homme,
Qui n'a fait qu'un seul faux pas,
Travaille et n'avale pas
Un seul verre de rogomme.
En vain sa femme ferait
L'éloge de sa conduite,
Après cette cuite,
Qui d'entre nous la croirait ?

Mon Dieu, quelle histoire !
Tout le monde en a jasé ;
Qui donc aurait pu le croire ?
Notre voisin s'est grisé. (*bis*)

POLEMIQUE DE JOURNAUX

AIR : *A faire.*

L'astre du jour, de son brillant éclat,
Vient éclairer les colonnes du *Monde*,
Et Provencher, qui n'est plus un *Pied Plat*
Contre Chapais déverse sa faconde

Ereintez-vous, scribes pervers,
Maniez la pointe et l'ironie,
Ecrivez à tort à travers
Pour nous guérir de l'insomnie.

Chaque écrivain doit avoir son dada.
Provencher dit : Chapais me vitupère :
Chapais, dans le *Courrier du Canada*,
Répond : Nenni, je défends mon beau-père.
Ereintez-vous, scribes pervers, &c.

Un pamphlétaire a dit sur tous les tons :
" Notre ennemi, bien sûr, c'est l'anglicisme. "
Il pataugeait : les journaux avortons
Sont l'ennemi de notre journalisme.
Ereintez-vous, scribes pervers, &c.

Quand Tardivel, pondant au *Canadien*,
Des incroyants repoussait la furie,
On l'éreintait. Ce fidèle gardien
A découvert la franc-maçonnerie

Ereintez-vous scribes pervers, &c,

O journalisme ! Honneur à tes héros !
Ils ont toujours su combattre avec rage ;
S'ils ont traité la grammaire en bourreaux,
Ils n'ont pas mieux traité leur entourage.

Ereintez-vous, scribes pervers,
Maniez la pointe et l'ironie,
Ecrivez à tort à travers
Pour nous guérir de l'insomnie.

LAVAL ET VICTORIA

PARODIE *

AIR :—*La mer m'attend, je vais partir demain.*

La mer m'attend, je vais partir demain,
Je suis docteur et je m'en vais à Rome.
Lorsqu'on ne veut pas rimer on me nomme
En ajoutant un *s* à Desjardin.
—Mais si tu pars, confrère,
Que diable vas-tu faire ?
Toujours Laval saura
Rouler Victoria.

Ah ! ne vas pas loin de notre Thibault ; * *
Reste avec ceux qui prennent tes pilules ;
Nos écrivains nous font des opuscules,
Qui sont bien ridicules,
Mais notre ciel est beau.

---

* Cette chanson a été composée à l'occasion du départ du docteur Desjardins pour Rome, où il allait dans le but d'obtenir la réouverture de l'Ecole de Médecine Victoria, fermée par ordre des autorités.

* * Charles Thibault écrivait alors des articles pour l'*Etendard*, journal dévoué à l'école Victoria.

Muni d'un bref signé Siméoni
Je reviendrai, dans un mois, sans encombre ;
Victoria devra sortir de l'ombre,
Et de Laval, l'orgueil sera puni.
—Mais tu sais bien, confrère,
Qu'elle a le Séminaire,
Lamarche, Dagenais,
Rottot que tu connais.
Ah ! ne vas pas loin de notre Thibault ;
Reste avec ceux qui prennent tes pilules ;
Nos écrivains nous font des opuscules,
Qui sont bien ridicules,
Mais notre ciel est beau.

Mais il partit, quand l'orage grondait,
Un mois passé, de lui point de nouvelle,
Le médecin, se creusant la cervelle,
Purgeait toujours et toujours attendait.
Un jour à la clinique,
Il servait un tonique
Au malade attendri,
Un homme entre.—C'est lui !
Oui, c'est bien moi, je reviens voir Thibault,
J'ai tout gagné : le Pape nous fait grâce,
Nos ennemis se voileront la face,
Nous rouvrons notre classe,
Que l'avenir est beau,

NE ME DEMANDEZ RIEN

La richissime Compagnie
Du chemin transcontinental
Demande, sans cérémonie,
Trente millions en vil métal.
On les lui donne, mais les nôtres,
Ont fait mine de se fâcher.
Sir John a répondu : Vous autres,
Vous avez tort de me lâcher.

Soyez d'humeur gentille
Ne me demandez rien ;
C'est vrai que je gaspille,
Pour d'autres votre bien.
Mais,
Ne me demandez rien.

" Pourquoi donc cette impatience ?
" Au diable soient vos commettants,
" Ils vous rééliront, je pense,
" Ne faites pas les *habitants :*

" Quand nos amis veulent des rentes
" Il vous faut payer sans compter
" Et vos colères apparentes
" S'apaisent lorsqu'il faut voter

Soyez d'humeur gentille, &c.

" Québecois, on dit que vous êtes
" Des mendiants déguénillés,
" Vous n'accumulez que des dettes,
" Vous, qu'on a si souvent pillés.
" C'est très mal, et vous devez être
" Trop pauvres pour rien recevoir.
" Or ça ! Jetez par la fenêtre
" Ce qui reste de votre avoir. "

Soyez d'humeur gentille, &c.

Et là-dessus, chacun proclame
Que Macdonald a bien raison.
Notre province qu'on diffame,
Voit diminuer sa toison
Tant mieux, puisque le Pacifique
Va recevoir un beau cadeau :
Trente millions ! c'est magnifique,
Mais pour nous, c'est un lourd fardeau.

Soyez d'humeur gentille, &c.

Canadiens, de cette largesse
Chacun de vous paiera sa part ;
Mais on vous donne la promesse
Q r'on vous remboursera plus tard.
En atttendant, notre province
Réclame un dédommagement
Mais moi, j'ai peur qu'on vous évince,
En vous disant bien poliment :

Soyez d'humeur gentille,
Ne me demandez rien ;
C'est vrai que je gaspille
Pour d'autres votre bien,
Mais,
Ne me demandez rien.

LE JOURNALISME

AIR : *Des canotiers de la Seine.*

Savez-vous bien ce qu'il faut
Pour être journaliste ?
Faut n'avoir pas le défaut
D'être capitaliste,
Faut savoir un peu blaguer,
A tout propos épiloguer,
Toujours divaguer
Et tout divulguer,
Pour être journaliste.

Il faut éviter encor,
Lorsqu'on est journaliste,
Du participe l'accord,
Mais poser en puriste.
Le beau style a fait son temps,
Car des scribes incompétents,
Gens impénitents,
Tiennent trop longtemps
L'emploi de journaliste.

La grammaire a disparu
De notre journalisme,
Où plus d'un rustre ventru
Fait du charlatanisme.
Des ciseaux mal gouvernés
Rédigent des journaux morts-nés.
Ecrits mal tournés,
Rares abonnés :
Voilà le journalisme.

J'offrirais avec bonheur,
Au meilleur journaliste,
Un pot à colle d'honneur,
Digne d'un publiciste.
J'ai pour confrères Thibault,
Lamartine et Victor Hugo,
Desrosiers, Malo,
Paquin, Archambault,
Je ferme ici la liste.

FAITES UN ROI *

Pour célébrer la huitième croisade,
Faites un roi, morbleu ! finissez-en ;
Pour figurer dans notre cavalcade,
Sacrons soudain quelque obscur paysan.
Qui doit porter et sceptre et diadême,
En enfourchant, le royal palefroi ?
Qui doit règner ? voilà le grand problême,
Faites un roi, morbleu ! faites un roi.

Faites un roi ; quand le fier Bonaparte,
Pour en créer, bousculait l'Univers,
Les bons sujets devaient payer la carte
De ses succès comme de ses revers.
S'il faut payer pour avoir un monarque,

* Tout le monde se rappelle la cavalcade organisée lors de la célébration du cinquantenaire de la Saint-Jean-Baptiste en 1884. Il s'agissait de représenter la huitième croisade et le roi de la cavalcade devait figurer Saint Louis. Plusieurs candidats étaient sur les rangs. Pour avoir le droit de donner un vote, il fallait payer 5 cts au fonds d'organisation, et chacun pouvait voter autant de fois qu'il lui plaisait de répéter cette souscription. L'heureux concurrent fut M. Horace Boisseau, de la maison Boisseau frères, marchands de la rue Saint Laurent.

Payez : cinq sous, c'est pour rien, sur ma foi,
Le lendemain, vous lui direz : *Débarque* *
Faites un roi, morbleu ! faites un roi.

Faites un roi ; cinq sous pour chaque vote,
Les souverains sont en baisse aujourd'hui.
Un roi moderne, un roi que l'on dégote
Le lendemain, est un joli produit.
Peu dangereux sous le poids de ses armes,
Ce roi d'un jour, sans nous causer d'effroi,
Ménagera notre sang et nos larmes
Faites un roi, morbleu ! faites un roi.

Faites un roi ; qu'il se nomme Clothaire,
Cetewayo, Canut ou Gengis-Khan,
Mais qu'il n'ait pas de titre héréditaire,
Qu'il ait appris l'art de ficher son camp.
Le lendemain, sa cohorte guerrière
Se trouvera dans un grand désarroi ;
L'état de roi n'est plus une carrière.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi.

Cincinnatus, retourne à ta charrue,
Jeune commis, retourne à ton comptoir,

---

* Les gens du peuple disent " débarquer " pour descendre de cheval.

Après avoir chevauché dans la rue,
Humble piéton, marche sur le trottoir.
La gloire, hélas ! est une ombre bien vaine,
La royauté n'est pas un bon emploi,
Les souverains sont tous dans la déveine.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi.

LE DEMENAGEMENT

AIR : *Quand on conspire*

Quand on ménage
Sur son loyer,
On déménage
Sans le payer.
A tout le monde,
On peut deveir
La pièce ronde
Sans s'émouvoir.

Quand on conspire
Contre un bailleur,
On peut se dire
Mauvais payeur.
L'or de Golconde
Dût-il pleuvoir,
Dans sa profonde
Il faut l'avoir.

Quand on aspire
A se loger,
Comme on transpire !
Il faut longer,
Ruelles neuves,
Vrais égouttoirs,
Ruelles veuves
De leurs trottoirs.

Et puis l'on cherche
Dans le quartier,
Pour voir où perche
Le charretier,
Qui vous maçonne
Le mobilier
Et vous rançonne
Sans sourciller.

Propriétaires,
Gens mal bâtis,
Vos locataires
Sont abrutis,
Ils vagabondent
Pour vous vexer
Et se morfondent
Sans se fixer.

Quand on ménage
Sur son loyer,
On déménage
Sans le payer.
A tout le monde,
On peut devoir
La pièce ronde
Sans s'émouvoir.

AU CLAIR DE LA LUNE

Au clair de la lune
Mon ami Chapleau,
Monte à la tribune
Pour nous dire un mot.
Depuis deux semaines,
On ne parle plus ;
De tels phénomènes
Semblent superflus.

Peuple débonnaire,
Où sont tes flatteurs,
Du cinquantenaire
Fougueux orateurs ?
L'éloquence est morte
Depuis le banquet. *
Vaillante cohorte,
Rends-nous ton caquet.

---

* Le banquet de la Saint-Jean-Baptiste.

Grotesques parades,
Mouvements confus,
Jeux, bruits, mascarades,
Boniments diffus,
Ardentes paroles
Et cris triomphants
Ont fourni des rôles
A nos grands enfants.

Pierre, à qui la langue
Démangeait beaucoup,
Disait : " Ma harangue
" Me lance du coup. "
Il fallait s'inscrire
D'avance au Congrès :
Il n'a pu la lire
De là ses regrets.

Quelques bons apôtres,
Qui s'étaient inscrits,
Réservent pour d'autres
Leurs longs manuscrits.
Leurs fierté discrète
Nous a fait grand tort,
Car sans eux la fête
Durerait encor.

Au clair de la lune,
Mon ami Chapleau,
Vois notre infortune ;
Déchaîne le flot
De ton éloquence
Viens nous amuser ;
Les gens d'importance
Sont faits pour jaser.

AH! LE CRUCHON

AIR : *Ca n'se peut pas.*

Dans ma jeunesse un peu naïve,
J'avais grand besoin de leçons ;
J'admirais fort l'allure vive
Des pochards et des polissons.
Un jour que je comblais d'éloges
Une espèce de cornichon,
On me dit : Ta place est aux *loges*,*
Ah ! le cruchon. (*bis*)

Depuis lors, brodant sur ce thême,
Je grogne et je trouve tout mal ;
Je lance partout l'anathème,
Et tout me paraît anormal.
Ma vertu veut que j'interdise
Tout ce qui parait folichon ;
Pour un rien, il faut que je dise :
Ah ! le cruchon. (*bis*)

* Maison de santé, d'après le langage populaire.

Lorsque je vois une coquette
Qui suit partout un amoureux,
Je dis, à la bonne franquette :
Ce dindon parait très heureux.
Il est coiffé, mais tout le monde
Rit de l'absurde capuchon
Dont l'affuble la tendre blonde.
Ah ! le cruchon. (*bis*)

Les membres de la cavalcade, *
En Espagne voudraient aller
Dire au juge : *A la cave alcade*,
Nous voudrions nous régaler.
Chacun doit rester sur sa selle
Bien solide, à califourchon ;
On dira, si quelqu'un chancelle :
Ah ! le cruchon. (*bis*)

Gazette infinitésimale
L'Etoile du Nord ** entreprend
De traduire en langue esquimale
Un anglais que nul ne comprend.

---

* La cavalcade des croisés dont il a déjà été question dans cet ouvrage.

** Journal disparu depuis. Elle publiait alors, dans une ville où toute la population était française, des annonces en mauvais anglais, qu'elle traduisait en mauvais français.

Un Canadien d'humeur servile,
Aux Anglais offre ce torchon :
Ils sont deux Anglais dans sa ville.
Ah ! le cruchon. (*bis*)

J'ai vu du grand cinquantenaire
Le beau programme officiel
Un chef-d'œuvre extraordinaire,
Plus bizarre que l'arc-en-ciel. *
Le texte anglais y symbolise
Le servilisme godichon ;
Honte à qui nous ridiculise !
Ah ! le cruchon. (*bis*)

---

* Ce programme était imprimé en couleurs voyantes et émaillé de dorures.

LA VILLÉGIATURE

AIR : *Tu vas quitter notre montagne.*

Tu vas partir pour la campagne ;
Petit crevé, tu veux, hélas !
T'éloigner de notre montagne
Et Montréal n'en mourra pas.
Le sot que l'été vous envoie,
Vous le choyez, bons *habitants*,
Vous le recevez avec joie ;
Gardez-le donc jusqu'au printemps,

Nous lui disons : Adieu !
Ne reviens plus, morbleu !
Adieu ! ne reviens plus, morbleu !

Parcours les monts et la vallée,
Pavane-toi sous d'autres cieux ;
Plus d'une nymphe échevelée
Vers toi tournera ses beaux yeux ;

Car, le gommeux qui se dandine
Et veut poser en Appollon,
En faisant siffler sa babine,
Aux champs passe pour un aiglon.

Nous te disons : Adieu !
Ne reviens plus, morbleu !
Adieu, ne reviens plus morbleu !

Prolonge ton heureux voyage ;
Tâche de ne plus revenir ;
Etablis-toi dans un village,
Nous garderons ton souvenir.
Il te faudrait une chaumière,
Une chaumière avec un cœur,
Gagne celui d'une fermière,
Cela te portera bonheur.

Nous te disons : Adieu !
Ne reviens plus, morbleu !
Adieu ! ne reviens plus, morbleu !

Il s'en va donc à la Malbaie,
Puis il descend à Cacouna,
Il faisait sauter la monnaie
Qu'un jour sa mère lui donna.

Mais il revint le gousset vide.
Héritières de Montréal,
Vous présenter sa main avide
Et vous suivre dans chaque bal.

Nous t'avions dit : Adieu !
Et tu reviens, morbleu !
Adieu ! promène-toi, morbleu !

UNE ÉPOPÉE.

AIR : *Nous n'avons à faire.*

Fuir est notre affaire
C'est notre salut, (*bis*)
Voilà notre but
Lorsque nous faisons la guerre.
Nous serons peureux
Et peu valeureux. (*bis*)

Donnez-nous vos terres,
Métis malfaisants, (*bis*)
Gens peu complaisants
Envers nos beaux militaires.
Nous serons peureux
Et peu valeureux. (*bis*)

---

* On sait que nos braves miliciens se sont couverts de gloire dans la fameuse campagne du Nord-Ouest. Cette chanson ne s'applique pas aux intrépides conquérants des Métis, mais seulement à ceux qui ont eu peur. Nous nous sommes laissé dire que quelques volontaires se sont trouvés dans ce dernier cas.

Vos balles mortelles
Frappent sûrement ; (*bis*)
Plus d'un régiment
Eprouve des frayeurs telles
Qu'il devient peureux
Et peu valeureux. (*bis.*)

Chacun a sa corde
Pour pendre Riel, (*bis.*)
Mais quand Gabriel *
Se montre, ô miséricorde !
On devient peureux
Et peu valeureux. (*bis.*)

Faut qu'on se ménage ;
Au lac au Canard, (*bis.*)
Crozier, goguenard,
Voulut faire un grand carnage :
Il revint peureux
Et peu valeureux. (*bis.*)

Middleton s'avance
A l'Anse aux Poissons, (*bis*)
Disant : " Mes garçons,
" Faut leur flanquer une danse,
" Ces gens sont peureux
" Et peu valeureux. " (*bis.*)

---

* Gabriel Dumont.

Ça fit peu l'affaire
Des jeunes troupiers ; (*bis.*)
Dans pareils guêpiers,
Que diable avons nous à faire ?
Nous serons peureux
Et peu valeureux. (*bis.*)

Quelle tripotée
On nous flanque là ! (*bis.*)
Nous disions " Voilà
" Notre campagne avortée, "
Nous étions peureux
Et peu valeureux. (*bis.*)

Otter se réserve
Pour un fameux coup, (*bis.*)
Mais il craint beaucoup
Poundmaker et sa réserve ;
Il est tout peureux
Et peu valeureux. (*bis.*)

Prenons donc Batoche :
Ces gueux de Métis (*bis*)
En sont tous partis,
C'est le moment : Qu'on approche,
C'est pas dangereux,
Soyons valeureux. (*bis.*)

Fall River, juin 1885.

RESTONS FRANÇAIS.

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ A LA LIGUE DES PATRIOTES.*

Le ciel est noir, l'orage s'amoncèle
Et la discorde allume ses brandons ;
Pour étayer un pouvoir qui chancèle,
Le fanatisme arme ses mirmidons.
Assouvissez la rage des sectaires,
Frappez, frappez, plats valets des bourreaux.
Un peuple entier maudit vos candataires,
Et vos gibets font surgir des héros.
Quand l'oppresseur veut nous forger des chaînes,
De son courroux méprisons les accès,
Et, fiers du sang qui coule dans nos veines,
Restons Français (*bis*)

* La musique de cette chanson a été composée par Callixa Lavallée. La Ligne des Patriotes de Fall River, Mass, venait d'être fondée par l'auteur, puissamment secondé par MM. H. A. Dubuque, P. F. Péloquin, V. Geoffrion et autres. Cette association nationale est aujourd'hui très prospère.

Restons Français ! tenons tête à l'orage ;
Consolidons l'œuvre de nos aïeux
En burinant une nouvelle page
Au livre d'or d'un passé glorieux.
Aux préjugés opposant une digue,
Notre jeunesse, espoir du lendemain,
De la défense organise la ligue :
Malheur à qui sur nous porte la main !
Quand l'oppresseur, etc.

Groupés autour du drapeau tricolore,
Francs Canadiens, préparons l'avenir.
L'horrible affront que notre orgueil dévore
Grave en nos cœurs un cruel souvenir.
Serrons nos rangs : notre mère la France
Pour la revanche aguerrit ses soldats ;
Elle nous offre un rayon d'espérance
Et ses ligueurs nous ont ouvert leurs bras.
Quand l'oppresseur, etc.

Nous t'acclamons, Ligue des Patriotes,
Aux champs d'honneur nous suivrons nos aînés.
Les Canadiens ne sont pas des îlotes ;
Nul ne saurait les tenir enchaînés.
Forts de nos droits, laissant l'intolérance
S'empoisonner du suc de ses ferments,
Nous resterons Français par la vaillance,
Français de cœur, Français de sentiments.

Quand l'oppresseur veut nous forger des chaînes,
De son courroux méprisons les accès,
Et, fiers du sang qui coule dans nos veines,
Restons Français.

Fall River, 15 Janvier, 1886.

L'HOMME PROPOSE

AIR : *A Faire*

Lorsque j'entends dire : " L'homme propose, "
Je ne crois pas à ce discours moqueur ;
Mais je sais bien que c'est Dieu qui dispose,
Car je ne puis disposer de mon cœur.
Je sais qu'aimer est un excellent verbe
Que je voudrais conjuger â l'actif ;
En vérité, les épouses en herbe
Devraient jouer un rôle moins passif.

Du verbe aimer chacun subit les modes ;
A tous les temps je voudrais conjuguer,
Si les futurs se montraient plus commodes,
S'ils se laissaient un peu mieux subjuguer.
Ni le blasé, ni le jeune homme imberbe,
N'ont remarqué mon regard expressif.
En vérité, les épouses en herbe
Devraient jouer un rôle moins passif.

J'espère encor qu'on me dira : "Je t'aime, "
Et me restreins au mode indicatif,
En attendant qu'on me donne pour thème
Le participe avec l'infinitif.
J'aime en secret un jeune homme superbe,
S'il m'aime hélas ! il n'est pas expansif.
En vérité, les épouses en herbe
Devraient jouer un rôle moins passif.

De son foyer je voudrais être l'ange ;
S'il le voulait je le serais demain ;
Nous goûterions un bonheur sans mélange,
S'il se risquait à demander ma main.
L'homme propose ! Est-il plus faux proverbe,
Plus sotte loi, décret plus subversif ?
En vérité, les épouses en herbe
Devraient jouer un rôle moins passif.

LA RAQUETTE.

DÉDIÉE AU CLUB *Le Canadien* D'OTTAWA.

AIR : *du Petit Riquiqui.*

Pour chanter la raquette,
Membres du *Canadien*,
A la bonne franquette,
Adoptons un refrain,
Qu'il soit simple, modeste,
Sans morgue, sans façon,
Quelque chose d'agreste,
Un refrain bon garçon.

Refrain : Sans jamais patauger
Sur l'espace enneigé
Franchissons-le d'un pied
Léger,
Lorsque, le nez au vent,
Sur l'édredon mouvant,
Notre club s'élance en
Avant.

Parmî la troupe obscure
D'anciens dieux estropiés,
On nous cite Mercure
Qu'avait des ail's aux pieds,
On ne voit plus ses pistes
En ce siècle endurci,
Mais les pieds d'nos clubistes
Ont des ailes aussi.

Refrain : Sans jamais, &c.

On nous chante l'histoire
De Canadiens errants ;
Moi, je commence à croire
Qu'ils sont tous dans nos rangs.
Ils vont à l'aventure,
Non loin de leur foyers,
Admirer la nature,
Arpenter les vergers

Refrain : Sans jamais, etc.

Quand la terre est couverte
D'un moelleux tapis blanc,
Notre cohorte alerte
Exhibe, en défilant
Sur la plaine émaillée
De cristaux scintillants,

Notre mine éveillée,
Nos costumes brillants-
Refrain : Sans jamais, &c.

Malheur à qui piétine
Dans les sentiers battus ;
Les chemins d'la routine
Sont bons pour des têtus.
Nous cherchons dans l'espace
Un nouvel horizon.
L'actvité tenace
Est toujours de saison.

Refrain: Sans jamais patauger
Sur l'espace enneigé,
Franchissons-le d'un pied
Léger,
Lorsque, le nez au vent,
Sur l'édredon mouvant,
Notre club s'élance en
Avant.

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE.

(Imité d'une chanson anglaise ayant pour titre, *My mother's grave.*

Il est un lieu béni que je voudrais revoir,
Dont l'aspect remplirait mon cœur de joie amère,
Que je saurai trouver, guidé par le devoir :
C'est le modeste enclos où repose ma mère.

Je braverais la mort pour aller à genoux
Arroser de mes pleurs cette tombe isolée ;
Ce tendre épanchement, si pénible et si doux,
Ouvrirait à l'espoir mon âme désolée.

Lorsque je la quittai, m'attirant dans ses bras,
Elle baisa mon front encor vierge de rides ;
Elle pleura, songeant aux mortels embarras
Qui parsèment la vie et ses sentiers arides.

L'inexorable mort répand partout le deuil ;
Sans jamais se lasser, sa faulx tombe et retombe.
L'homme, à peine au berceau, redescend au cercueil ;
" *Chaque pas dans la vie est un pas vers la tombe.*"

Vers ce lieu solitaire, asile du trépas,
Borne et terme fatal d'une vie éphémère,
O Ciel, poussez ma barque et dirigez les pas
D'un fils qui veut revoir le tombeau de sa mère.

Montréal, août 1888.

INDEX DE LA DEUXIÈME PARTIE.

(Chacune des parties de cet ouvrage a son index particulier, indiquant les pages des matières qu'elle contient.)

Ah! le cruchon - - - - - - - - - - - - - - 140
Au clair de la lune - - - - - - - - - - - - - 137
Faites un roi - - - - - - - - - - - - - - - 131
Le déménagement - - - - - - - - - - - - - 134
L'homme propose - - - - - - - - - - - - - 152
Le chant des Trappeurs - - - - - - - - - - 116
Le Mandataire - - - - - - - - - - - - - - 111
Le journalisme - - - - - - - - - - - - - - 129
Le tombeau d'une mère - - - - - - - - - - 157
Le foin - - - - - - - - - - - - - - - - - 101
La cuite du voisin - - - - - - - - - - - - 120
La session fédérale - - - - - - - - - - - - 106
La session d'Ottawa - - - - - - - - - - - 108
Laval et Victoria - - - - - - - - - - - - - 124
La villégiature - - - - - - - - - - - - - - 143
La raquette - - - - - - - - - - - - - - - 154
Ne me demandez rien - - - - - - - - - - - 126

Parodie - - - - - - - - - - - - - - - - - 113
Polémique de journaux - - - - - - - - - - 122
Restons Français - - - - - - - - - - - - 149
Soyez heureux - - - - - - - - - - - - - 103
Une épopée - - - - - - - - - - - - - - - 146

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

TERRE-A-TERRE.

POCHADES

EN VERS ET CONTRE TOUS

C'EST LÉGER

AIR : *De l'échaude.*

Quand de près on examine
Le discours trop envergué,
Aussitôt on élimine
Le pathos trop prodigué.
Ça suinte la redondance,

On aurait pu l'abréger,
Mais, pour de la vraisemblance,
Il n'en faut pas exiger
Mettez ça dans la balance,
C'est léger, léger, léger, léger, léger;
C'est léger, léger,
C'est léger, bien léger.

Chacun dit : Quelle logique !
C'est un discours sérieux.
Mais pour peu qu'on le critique,
On n'y trouve que mots creux.
Dans sa crasseuse ignorance,
L'orateur croit nous juger;
Il ment avec assurance
Et ne fait que patauger.
Mettez-le dans la balance,
C'est léger, léger, léger, léger, léger;
C'est léger, léger,
C'est léger, bien léger.

Mousseau fait la propagande
Pour être élu député;
Il croit que la fée Urgande
Va lui donner un comté.
Des Castors la turbulence
Lui fait courir un danger,

Car malgré sa corpulence,
On pourrait le déloger.
Mettez-le dans la balance,
C'est léger, léger, léger, léger, léger ;
C'est léger, léger,
C'est léger, bien léger.

Il dit que ses adversaires,
Par les Castors suscités,
N'ont jamais été sincères
Et ne sont pas redoutés.
Froissé de cette insolence,
Décary, pour se venger,
Sur le gros Mousseau s'élance
Et jure de l'égorger.
Mettez-le dans la balance,
C'est léger, léger, léger, léger, léger ;
C'est léger, léger,
C'est léger, bien léger.

Montréal, 18 septembre 1883

RANTAMPLAN

——

Lorsque d'un vau.....deville immense
Rêvant de trou.....ver un sujet,
Je cherche un air.....pour une stance,
J'suis tout entier (*bis*) à mon projet.
Dès qu'on me four.....nit la matière,
Je chante et ri...me de travers.
Ah !
Je veux écri...re à ma manière
Et pour les goûts... (*bis*) les plus divers
Errant en plan... (*ter*) tant là grammaire
Moi j'ai les goûts... (*bis*) les plus divers.

Quand le gros Mou...sseau se démène,
Et que Déca...ry d'vient furieux,
Plus d'un écri...vain les malmène
Ou se fait mal... (*bis*) mener par eux.
Ah tu fus mé...connu naguère,
O pauvre Cha...pleau, mais vraiment,
Ah !

La chasse, ora...teur vaut la guerre ;
Tu n'as qu'à ca... (*bis*) cher ton tourment
Errant en plan (*ter*) tant là galère,
Tu n'as qu'à ca (*bis*) cacher ton tourment.

Voyez l'*Eten...dard* qui fulmine
Et dit à Mer...cier : " Viens à nous,
" Car demain sau...tera la mine,
" Demain verra...(*bis*) les bleus à g'noux.
" Déjà le tam*...bour bat la marche,
" Mais, dit la *Mi...nerve*, aussitôt :
Ah !
" Voyez Cauchon**...et la démarche
" Qu'il fit en fa... (*bis*) veur de Mousseau ;
" Errant en plan... (*ter*) ton hors de l'arche,
" On vit Cauchon... (*bis*) v'nir à Mousseau.

" J'ai trop été,...poursuit la vieille,
" Mère de vos... obscurs débuts,
" Et si je pus... faire merveille,
" Serait-ce en flan... (*bis*) quant aux rebuts,
" D'anciens servi...teurs bien utiles
" Qu'on leur dit :—Meur...tris ton vieux sein ?
Ah !

---

* Le *Temps*, journal libéral était alors publié.

** M. Cauchon, un ancien libéral du comté de Jacques-Cartier venait de se prononcer en faveur de M. Mousseau.

" Avec des pré...textes futiles,
" On vient oppo...(*bis*) ser mon dessein.
" Errant en plan... (*ter*) tons trop hostiles,
" Venez pour y... (*bis*) meurtrir mon sein.

Montréal, 25 septembre 1883.

LA LIZETTE DE "L'ETENDARD."

AIR : *O ma tendre Musette.*

O ma tendre Lisette,
Lisette à l'*Etendard*,
Toi qui dans la gazette
Sciais comme un *godendard*,
As-tu quitté la plume
Pour prendre le mousquet,
La varlope ou l'enclume ?
Que devient ton caquet ?

A ta vigueur de style
Quand tu t'abandonnais,
On devenait hostile
A ce que tu prônais.
Ta prose trop légère
Ecrasait le journal ;
A toi le grand vicaire
Préfèra *Juvénal.**

---

* *Juvénal*, était le nom de plume de l'un des collaborateurs de l'*Etendard*.

Plein d'ardeur juvénile.
Ce jeune homme écrit bien ;
Admirateur servile
D'Alphonse le Prussien,
De la Sainte-Alliance
Et du vieux drapeau blanc,
Il voudrait voir en France
Acclamer le hulan. **

O, ma vieille Lisette,
Ramène les beaux jours
Viens rendre à ta gazette
Tes onctueux discours.
Dis-nous quelles prières
T'offrent le plus d'attraits,
De tes vertus austères
Cite nous quelques traits.

Moi j'admirais, Lisette,
Ton style original
Où perçait la disette
D'esprit. Le saint journal,
Pourvu qu'il nous endorme
D'un sommeil bien profond,
Peut négliger la forme
Aussi bien que le fond.

** Le roi Alphonse d'Espagne nommé récemment colonel de hulans venait d'être sifflé à Paris.

On siffle d'importance
Un hulan, faux Bourbon,
Mais, voulant à distance
Rendre le *faubourg bon*,
Juvénal, en furie,
Défend le roitelet,
Quand le peuple injurie
Bismark et son valet.

Cette grande colère
Nous laissera bien froids,
Car nous n'avons que faire
Du droit divin des rois.
Des groupes faméliques
Le cynisme éhonté
Sait investir les cliques
Du droit de royauté.

Du fond de leurs boutiques,
Prétendant gouverner,
Des farceurs politiques
Cherchent à nous berner.
Cette engeance flétri e
Veut, par d'obscurs détours,
Livrer notre patrie
Aux serres des vautours.

Montréal, 9 octobre 1883.

LE CASTOR.

AIR : *De l'orang-outang.*

Le grand rongeur d'Amérique
Qui grugeait dans Jacqu' Cartier,
Pris soudain d'une colique,
Vient de quitter son chantier.
Cet animal amphibie
Est, dit-on, près de sa mort ;
Il crève d'hydrophobie,
De dépit et de remord.
En voyant son malheureux sort,
On plaint le pauvre castor
Qu'à c'tort. (*bis*)
Hé ! n'le plaignez pas comm' ça
Il en relève (*bis*)
Hé ! n'le plaignez pas comm' ça
Il en relèvera.

Les pièces mal équarries
N'ont pu contenir le flot ;
Voilà pourquoi Descarries

Vient de plonger subito.
Pour bien construire une digue,
Il faut y mettre un peu d'art ;
On s'est montré trop prodigue
De sermons à l'*Etendard.*
Le peuple n'est pas un butor
Il n'aime pas le castor
Qu'à c'tort (*bis*)
Hé ! n'prêchez donc pas comm' ça
Ça vous enrhume (*bis*)
Hé ! n'prêchez donc pas comm' ça
Ça vous enrhumera.

Lorsque l'antique *Minerve*
Dit que votre or corrupteur
A, bien plus que votre verve,
Influencé l'électeur,
Je n'en crois rien. Vos scrupules
Sont là pour la démentir,
Et d'vos goussets minuscules
Onc argent n'a du sortir.
D'vous accuser on a tort :
Qu'on me montre le castor
Qu'à c'tor (*bis*)
Et qui voudrait l'gaspiller,
J'le fais empaille (*bis*)
Et qui voudrait l'gaspiller
Moi j'le fais empailler

Mousseau qu'avait un' peur bleue
De c't'animal tapageur,
Lui coupe sa rouge queue,
La truelle du rongeur.
—C'est un outil maçonnique,
Dit l'castor, passons nous en ;
Il veut bousiller. Bernique !
Puis, sa digue se brisant,
Il ajoute : " On a bien tort
" De tenir moins au castor
" Qu'à c'tor " (*bis*)
Hé ! n'vous vendez pas comm' ça
Car on vous livre (*bis*)
Hé ! n'vous vendez pas comme ça
Car on vous livrera.

Montréal, 30 septembre 1883.

LES FRANCOPHOBES.

AIR : *Muse des jeux et des accords champêtres.*

Des Espagnols l'ont établi sans rire
Sur les coussins d'un trône qui promet ;
Ce colonel d'un régiment vampire
A dans Strasbourg exhibé son plumet.
Mais des Prussiens on déteste l'engeance,
Les Parisiens l'ont sifflé de leur mieux.
Pauvre nigaud, lorsqu'il trahit la France
Le vieux Bismark lui bouchait les deux yeux.

Des éteignoirs m'ont emprunté ma lyre ;
Petits manteaux plus fielleux que discrets,
Ces abrutis dont la tête chavire
Vont sur mon luth exhaler leurs regrets,
Le plus cafard, réclamant le silence,
Vient d'entonner ce refrain chaleureux :
" Pauvre goujat, je maudirai la France
" Les préjugés me fermeront les yeux.

" Quoi ! les Français vivent en République !
" Haine aux amis de ces hommes pervers !
" Narguant les rois, de tout joug tyrannique
" Ils oseraient affranchir l'Univers !
" Pour l'opprimé rêvant la délivrance,
" Pareil exemple est toujours pernicieux.
" Pauvre goujat, je maudirai la France
" Les préjugés me fermeront les yeux.

" Qu'un affamé rende un servile hommage
" A des ventrus que l'on tient à l'engrais,
" Qu'un vieux *reac*, épris du moyen-âge,
" Entre en fureur au seul mot de progrès,
" Loin de blâmer leur coupable ignorance,
" De ces laquais je fais des demi-dieux.
" Pauvre goujat, je maudirai la France,
" Les préjugés me fermeront les yeux.

" Faut-il lutter, ma victoire est complète
" Car, me couvrant du manteau de la foi,
" Pour désarmer un vigoureux athlète,
" J'ose crier : La religion c'est moi,
" A bas le droit ! Vive l'intolérance !
" L'être qui pense est un monstre odieux.
" Pauvre goujat, je maudirai la France
" Les préjugés me fermeront les yeux. "

Montréal, 16 octobre 1883.

PIF ! PAF !

Couplets imités de la "Fille du tambour major."

Nous courons tous après la gloire,
Et nous sommes bourrus, agacés,
Car nous ne trouvons que déboires,
Tantôt battus, tantôt m'nacés.
Le législateur irascible
Viole la loi tout le premier,
Il est *mal commode* au possible,
Quand d'la boxe il est coutumier, (*bis*)
Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière
Pif ! paf ! d'un bras vigoureux,
Pif ! paf ! à coups d'pied au derrière,
Pif ! paf ! ça d'vient dangereux !

I'n'fait pas bon dans notre ville
Offenser un boxeur éprouvé,
Qui, d'la façon la moins civile,
Dit qu'vot récit est controuvé.
Archambault, qu'la fureur enflamme,
S'acharne, à taper sur Monier,
Les journaux lui font d'la réclame,
Et l'font passer pour chicanier (*bis*)

Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière
Pif ! paf ! on le dit hargneux,
Pif ! paf ! à coup d'pied au derrière,
Pif ! paf ! il devient fougueux.

Ces deux lutteurs font des merveilles,
Ils se sont étrillés l'an dernier,
Lorqu'Archambault par les oreilles
Saisit le paisible Monier.
On s'était fait d'amers reproches,
On s'était traité de gueusard ;
On échangea quelques taloches
Archambault brisa son riflard. (*bis*)
Pif ! paf ! à coup d'pied au derrière
Pif ! paf ! en avant mort-gueux.
Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière
Pif ! paf ! on s'poch' les deux yeux.

On prétend que la s'main' dernière,
Le combat, ayant recommencé,
Se termina d'une aut' manière
Et qu'Archambault fut terrassé.
Il fit d'abord le diable à quatre,
Deux fois à la charge il revint,
Mais l'autre achevait de le battre
Lorsque la police intervint (*bis.*)
Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière,
Pif ! paf ! on s'amuse un peu ;

Pif ! paf ! à coup d'pied au derrière,
Pif ! paf ! quel joli p'tit jeu !

Chacun réclame la victoire,
Et les amis des deux combattants
Racontent chacun leur histoire,
Les deux partis semblent contents.
Archambault survit au carnage,
Monier se porte on ne peut mieux ;
Cet exercice a l'avantage
De les rendre plus vigoureux (*bis.*)
Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière,
Pif ! paf ! en avant morbleu ;
Pif ! paf ! à coup d'pied au derrière,
Pif ! Paf ! qu'on se brosse un peu !

Montréal, 23 octobre 1883.

LES FEUILLETONS.

AIR : *Cogne, p'tit garçon, cogne !*

Voyant que l'on accueille
Des journaux avortons,
Plus d'une grande feuille
Chante sur tous les tons :
Lisez not' feuille, feuille,
Lisez nos feuilletons.

De grandes circulaires,
Ecrites à tâtons,
Disent aux jeunes mères
Berçant leurs rejetons :
Lisez nos feuilles, feuilles,
Lisez nos feuilletons.

C'est l'œuvre magnifique
D'un auteur de renom ;
Sur sa prose on trafique,
Mais on cache son nom.
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

C'est un écrit sublime,
Palpitant d'émotion,
L'auteur y peint le crime
Et la vertu, dit-on.
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

Admirez la morale
De cette liaison
Toute sentimentale,
Sans rime ni raison.
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

On mutile le titre,
Le lecteur voyant qu'on
Le prend pour un bélître,
Se dit : Tonnerr' d'un nom !
" Peste du feuille, feuille,
" Peste du feuilleton !

O Monde, tu nous glisses
Tes *Berceaux*, sans façon !
Ils ont fait les délices
Du pâtre et du colon.
Vive ton feuille, feuille,
Vive ton feuilleton !

Lisez donc *l'Héritière*,
Ce récit, triste et long
Parut l'année dernière
Avec un autre nom.
Dans une feuille, feuille
Qu'on nomme *Feuilleton*.

Vos primeurs, chers confrères,
Ne sont plus de saison ;
Ce sont de vieill's affaires
Usé's jusqu'au cordon :
De tristes feuilles, feuilles,
Un triste feuilleton.

En charlatans habiles,
Parcourez les cantons,
Les campagnes, les villes,
Criant à pleins poumons :
Vivent nos feuilles, feuilles,
Vivent nos feuilletons !

Vos écrits, vieux grimoires,
Où l'esprit se confond,
Valent-ils les histoires
Que chacun sait à fond ?
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

Comptez sur le scandale,
Distillez vos poisons,
Introduisez la gale
Parmi de bons moutons,
Avec vos feuilles, feuilles,
Avec vos feuilletons !

Avec les cuisinières,
L'élégant marmiton
Singera les manières
Des héros de haut ton.
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

L'ivrogne a ses chopines
La rose a son bouton ;
Sans craindre ses épines,
Pourquoi *l'effeuille-t-on ?*
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

Montréal, 30 octobre 1883

ZUT.

AIR : *Pst, pst.*

Pourquoi ferais-je encor de nouvelles chansons ?
On a fait enrouer plusieurs d'nos *gros chaussons*
A leur faire chanter bien au dessus du ton :
Oh ! la, la, Pst, pst, pst, J'm'appelle Oscar Piton.
Pour cell's-là, zut, zut, zut,
N'en fut plus, zut, zut, zut,
Ça nous vient de Charenton et c'est bête comm' chou,
Zut, zut, zut.
L'abruti, zut, zut, zut,
Qui s'permet, zut, zut, zut,
D'composer d'pareill's sci's d'vrait être empalé.
Zut, zut, zut.

Revenant l'autre soir d'chez mon ami Bourdon,
En chemin je rencontre un' dinde et son dindon,
Tous deux étaient vêtus à la dernièr' façon
Tandis qu'i' f'sait la roue ell' s'dandinait l'croupion
Elle disait : Piac, piac, piac,
Je sens que, piac, piac, piac,

On m'a pétri' d'un limon supérieur
Piac, piac, piac,
Mon chapeau, piac, piac, piac,
Et ma rob', piac, piac, piac,
Font un très bel effet ; on doit m'admirer,
Piac, piac, piac.

Etalant sa roupi' sa queue et cœtera,
Le coq d'Inde disait : Quiconque me verra,
S'écrira : Sapristi ! quel beau mossieu qu'voilà !
Lorsqu'il me reconnut son regard se voila
Il se dit : Glou, glou, glou,
J'connais ça, glou. glou, glou,
Ça m'a prêté d'l'argent pour m'rincer l'dallot
Glou, glou, glou.
Comme j'suis pas glou, glou, glou,
De la haut', glou, glou, glou
Au lieu de m'saluer, il passe en s'gourmant
Glou, glou, glou.

L'autre jour, j'membêtais, j'vais flâner su' l'boul'vard,
Pour mieux lorgner les bell's, j'me tenais à l'écart,
J'en remarqu' un' bien chic, qui m'lance un doux regard ;
J'la reconduis chez elle et j'lui pai' le p'tit char.
Elle me dit : Chnic, chnic, chnic,
J'suis rendu' chnic, chnic, chnic,
Et d'un grand pied de nez souligne ces mots,
Chnic, chnic. chnic,

Mon mari, chnic, chnic, chnic,
Est jaloux, chnic, chnic, chnic,
Si vous entrez il va vous flanquer dehors
Chnic, chnic, chnic.

Certain de mes amis, grand mineur devant Dieu,
Ne se permettrait pas d'jurer par la mort-dieu
Il est d'humeur égale en tous temps en tous lieux
Le juron qu'il emploie est drôle et n'est pas vieux
Il dit toujours : Yomm' yomm'
C'est épatant, yomm, yomm,
Voulez vous prendre un coup, je puis vous l'offrir
Yomm' yomm' yomm'
Quel franc luron, yomm' yomm',
Que ce mineur yomm' yomm',
Majeur depuis longtemps, et qui toujours dit,
Yomm, yomm', yomm'.

Je v'nais d'lire en entier l'histoire de Surcouf
Et Lise à sa toilett' v'nait d'ajuster un pouf.
Nous allâmes naviguer près de l'Abord à Plouf:
Fatigué de ramer, j'm'arrête et j'm'écrie : Ouf !
Tout à coup, pouf, pouf, pouf,
Ma rame, pouf, pouf, pouf,
Tombe à l'eau, j'veux la repêcher, j'tombe aussi
Pouf, pouf, pouf,
M'sieu Taché, pouf, pouf, pouf,
Etant là, pouf, pouf, pouf
Me cria : *Degringolavit et fecit* pouf, pouf, pouf.

Montréal, novembre 1883.

DANS LE BOIS.

PARODIE

Ninon, les gars sont en fête,
Le chasseur est à l'affût ;
Plus d'un mari met sa tête
A l'ombre d'un bois touffu ;
Puisque le froid scandalise
Les oiseaux, les moucherons,
Devant le feu qu'on attise,
Eh bien nous nous chaufferons.

J'ai souvent trempé ma mie
Et ma croûte dans ton lait,
Et toi, tu t'es endormie
La tête sur mon gilet.
Dans les bois, parmi les roses,
Nous avons fait bien des ronds ;
Nous avons dit bien des choses
Eh bien, nous les redirons, —

Ma lyre était monotone
Quand je chantais mon printemps.
Je veux chanter *mon automne*
Avec tous ses contretemps.
J'écouterai les murmures,
Les sacres des bûcherons.
Les vieilles filles sont mûres
Mais point ne les cueillerons.

De ma pipe la fumée
Monte en cercle nuageux,
Comme la prose rimée
Que j'étale en vers pompeux.
Dans ma cabane logée,
Tu feras, à pleins chaudrons,
Cuire la vache enragée,
Ninon, que nous mangerons.

Montréal, novembre 1883.

C'EST ASSEZ.

Nous allons changer d'ministère,
Puisque l'ancien n'a su rien faire,
C'est assez.
En voyant le chef hors d'haleine,
Chacun se dit quelle baleine !
Cétacé.
Le gros *mousse haut* quitte la barque,
Et le novice qui s'embarque
C'est Tassé.
Taillon ou Ross, l'public s'en fiche ;
Il dira, s'il voit qu'on le triche :
C'est assez.

Comm' j'aime autant l'fourgon qu'la pelle
J'leur décoche un' sci' qui s'appelle
C'est assez.
Les grands discours, qu'est-c' que ça prouve ?
Tout le monde en fait ; l'électeur trouve
Qu'c'est assez.
Pour qu'ils soient bons à quelque chose,
Il faut en diminuer la dose,
C'est assez.

Des vers, c'est bien moins prosaïque ;
Au diable soit la politique !
C'est assez.

Lorsqu'un individu vous cogne,
Vous dites, s'il a rude pogne,
C'est assez ;
Mais, si vot' poing le tranquilise,
Vous l'tapez jusqu'à ce qu'il dise :
C'est assez.
Le mari de la dépensière
Lui dit : Tu me parais trop fière,
C'est assez.
Alors la femm' pleure, sanglote
Et s'dit : J'n'aim'rai plus ce despote,
C'est assez.

Quand les moutards font l'diable à quatre,
Le papa dit : " J'm'en vas vous battre,
C'est assez."
Quand sa moitié fait la mégère,
L'époux dit : " Tu t'tairas, j'espère,
C'est assez."
D'un mormon la tribu fourmille
Il dit, en r'gardant sa famille :
C'est assez.
Et notre canadien lui-même
Dit, en voyant v'nir son vingtième,
C'est assez.

A chaque pas faussant sa route,
Le pochard veut prendre sa goutte,
C'est assez.
Le dispensateur des p'tits verres
Lui dit, roulant des yeux sévères,
C'est assez ;
Va-t-en ailleurs, vilain ivrogne,
Promener ta hideuse trogne,
C'est assez ;
Tes pareils n'sont pas présentables,
Nous n'soûlons qu'des gens respectables,
C'est assez.

Depuis longtemps, dans les gazettes,
On nous débite des sornettes ;
C'est assez.
En a-t-on fait des savonnages
Pour blanchir d'obscurs personnages ?
C'est assez.
Dans les salons, on beugle, on crie :
J'attends. Rendez-moi ma patrie ;
C'est assez.
On chante trop, faut que j'termine,
Moi-moi, avant qu'on m'extermine ;
C'est assez.

Montréal, 27 novembre 1883.

LE P'TIT MINTEAU.

AIR : *L'autre jour la beryere Annette*

L'autre jour la tendre Lizette
Ayant perdu son p'tit *minteau,*
Morvait et gueulait à l'écho
Ce refrain que l'écho répète :
O p'tit minteau je me trompais
Quand je me promettais de te mettre à la mode ;
Hélas ! d'après mes goûts je n'aurais cru jamais
Que l'on put te croire incommode.

Je te portais sous la coudrette
Quand j'attrappai le mal de *dints* ;
Tu connais mes *intécédints*
Et tu fuis loin de ma chambrette.
O p'tit minteau, je me trompais
Quand je me promettais de te mettre à la mode ;
Hélas ! d'après mes goûts, je n'aurais cru jamais
Que l'on put te croire incommode.

Avec toi j'étais si coquette,
Qu'on a tout fait pour te flétrir,
Tu n'es plus là pour me couvrir
Quand l'vint souffle sur ma jaquette,
O p'tit minteau, je me trompais
Quand je me promettais de te mettre à la mode ;
Hélas ! d'après mes goûts, je n'aurais cru jamais
Que l'on put te croire incommode.

Jadis, dans un club de raquette,
Tu figuras sans t'émouvoir ;
Des méchints, venus pour t'y voir,
Devint toi tiraient leur casquette.
O p'tit minteau, je me trompais
Quand je me promettais de te mettre à la mode ;
Hélas ! d'après mes goôts, je n'aurais cru jamais
Que l'on put te croire incommode,

Le minteau que ton cœur regrette
S'en vient rejoindre tes vieux os ;
Peut-il connaître le repos
Loin des charmes de sa Lizette ?
Oui, sur ton dos, l'minteau si court
Qu'des méchints ont ravi, que ta voix douce appelle.
Hélas ! il s'ennuyait ; il t'intind, il accourt.
Pourrais-tu le croire infidèle ?

Montréal, décembre 1883.

NOS GRANDS HOMMES.

AIR : *Je n'ai pas encore quinze ans.*

Ce siècle a quatre-vingt-quatre ans,
Et, dans le cours de sa carrière,
Il a vu crouler des tyrans
Dont les trônes sont en poussière.
Que d'ambitieux, pour ramasser
Des sceptres réduits en atomes,
Reculent au lieu d'avancer ;
Ils sont si têtus nos grands hommes ! (*bis*).

Amis, le nouvel an n'a pas
Encor vieilli d'une semaine,
En ces temps de joyeux repas,
On veut se gonfler la bedaine !
Chacun veut se sucrer le bec,
Mais le premier des gastronomes
Est premier ministre à Québec :
Ils sont si gourmands nos grands hommes ! (*bis.*)

O, Mousseau, tu peux digérer
De tout en quantités énormes,
Et tu prétends même opérer
Dans le budget maintes réformes ;
A table, une fois bien assis,
C'est affreux ce que tu consommes,
Avale donc nos déficits
Créés pour nourrir nos grands hommes (*bis.*)

Ecrivailleur, dans les journaux,
Les brochures et les revues,
Fais l'éloge des dindonneaux,
Entasse fautes sur bévues.
De prétendus littérateurs,
Ignorant que tu nous assommes,
Deviendront tes admirateurs :
Ils sont si naïfs nos grands hommes ! (*bis.*)

Certains de nos législateurs,
Espérant noyer notre race,
Se sont faits centralisateurs ;
Notre vigueur les embarrasse.
Peu soucieux de conserver
Ici des pays autonomes,
Ils tiennent à nous voir crever :
Ils sont si loyaux nos grands hommes ! (*bis.*)

Montréal, janvier 1885.

DÉRI DÉRA.

Pour fêter les clubs de raquette
Qui nous arrivent d'Ottawa,
Il faut, à la bonne franquette,
Chanter le refrain que voilà :
Déri déra la la. (*bis*)

Chacun veut voir le palais d'glace
Et prendre part au festival,
On est si nombreux qu'ya pas d'place
Pour voir ousqu'est le carnaval.
Déri déra etc.

Certain gommeux coiffé d'un' tuque,
En homme a voulu s'déguiser ;
Un' belle pour peu qu'ell' le r'luque,
Ne manqu' pas de s'désabuser.
Déri déra etc.

On transforme bien des couvertes
En blancs capots à capuchon ;
Ça dégarnit les lits, mais certes,
Ça vous donne un air folichon.
Déri déra etc.

On va vendre des *tobogannes*
Des traîn's sauvag's et cætéra,
Les marchands vont faire des *barganes*
Et c'est c'qui les déridera.
Déri déra etc.

Pour fair' plaisir à Jean *Batisse*,
Pour épater les p'tits garçons,
On illumin'ra la *bâtisse*
Qu'on a fait avec des glaçons.
Déri déra etc.

Pour v'nir admirer l'édifice,
Nos chers députés fédéraux,
Ont fait l'immense sacrifice
De suspendre un peu leurs travaux.
Déri déra, etc.

Le marquis avec la marquise
Vont venir voir qu'à Montréal
On sait faire d'une banquise
Un chef d'œuvre architectural.
Déri déra, etc.

Un gouverneur, la chose est sûre,
Est un protecteur né de l'art,
Quand i' n'fait pas d'l'architecture,
Il pass' son temps à fair' du lard.
Déri déra, etc.

Os*car* d'Alphonse *Karr* lit l'z'ouvrages,
Et s'*carre* en voyant l'*car*naval.
Karr le retient sur nos rivages,
Car Karr n'est pas un *Karr naval.*
Déri déra, etc.

P'TIT BAPTISTE.

AIR : *Alice ou donc es-tu ?*

Narguant la grammaire,
Tu fais le rodomont ;
Tu veux être maire,
Baptiste Guévremont !
Pourquoi, cette année,
As-tu donc combattu ?
La ville est tannée ;
Baptiste comprends-tu ?
Ici, fréquemment,
Tu prêches l'ignorance :
Tu sais tourner un boniment,
Dire avec jactance :
En c'te circonstance,
Comme en toute autre, aclairement.
Messieurs, j'l'ai dit et je l'répètt', Manquablement.

Si j'ai bonn'mémoire,
Un dimancne, en été,
Parlant d'Saint' Victoire,
Tu disais : " J'y ai-t-été. "

Aujourd'hui tu tettes,
La vache d'Ottawa,
Et tu nous embêtes,
Qu'c'est un'pitié d'voir ça.
Quand devant l'Conseil,
Tu fais une grimace ;
Quand de la gaité le soleil
Eclaire ta face
D'un reflet cocasse,
Ton rire sans pareil,
O Guévremont ! chez nous, provoque le sommeil.

Tu t'es fais élire
Par de bons habitants,
Qui n'savaient pas lire,
Voilà plus de trente ans.
Tu savais conduire,
Les bœufs dans les chantiers,
A Gouin tu vins dire :
" Dehors, place aux bouviers. "
Du cultivateur,
Tu ne t'occupas guère ;
Libéral, puis conservateur,
On t'a vu naguère,
Leur faire la guerre
Pour être sénateur ;
O Guévremont ! des habitants le protecteur !

LES VINGT-DEUX MILLIONS.

AIR : *Vl.a l'tramway qui passe.*

Le syndicat du Pacifique,
S'adressant au gouvernement,
Lui disait d'un p'tit ton pratique :
Il faut nous donner de l'argent.
Vingt-deux millions f'raient notre affaire.
Nous avons des compt's à payer,
Des ambitions à satisfaire.
Allons ! gn'i'a pas à tortiller :
Il faudra qu'ça passe,
D'la révolte on lèv' l'étendard,
Qu'ça passe ou qu'ça casse
Sans plus de retard. } *bis.*

MacDonald dit à ses fidèles :
Votez mes résolutions.
Quelques-uns se montraient rebelles
Et posaient leurs conditions.

Les mutins d'mandaient un *subside*,
Il leur proposa de s'fouiller,
On lui dit : Faut qu'ça se décide,
Mon vieux, gn'i'a pas à tortiller .
Il faudra qu'ça passe,
D'la révolte on lèv' l'étendard,
Qu'ça passe ou qu'ça casse
Sans plus de retard. } *bis.*

Là-dessus John A. délibère,
Il dit : " Ces gueux-là vont m'quitter
" Pour Blake ; il faut que j'obtempère,
" Autrement, ils me f'raient sauter.
" Mon projet ne leur sourit guère,
" Je n'tiens pas à m'faire étriller
" On parl' déjà de m'fair' la guerre,
" Cédons ; gn'i'a pas à tortiller :
" Il faudra qu'ça passe,
" D'la révolte on lèv' l'étendard,
" Qu'ça passe ou qu'ça casse
" Sans plus de retard. } *bis.*

Voilà comment la compagnie
Qui construit le chemin de fer,
Voit d'nouveau sa bourse garnie,
Bien qu'on ait fait un bruit d'enfer.
Les lions, dev'nus brebis tremblantes,
Se font tondre sans sourciller ;

A nos dépens, on s'fait des rentes,
Payons : gn'i'a pas à tortiller.
Il faudra qu'ça passe,
D'la révolte on lève l'étendard,
Qu'ça passe ou qu'ça casse *bis.*
Sans plus de retard.

L'autre jour, la tendre Isabelle
A Lindor r'fusait un baiser,
Pourquoi te montrer si cruelle,
Lui dit-il, pourquoi t'opposer
A l'ardeur de la vive flamme,
Qui finira par me griller ?
Ah ! si jamais tu d'viens ma femme,
Bien sûr, gn'i'a pas à tortiller.
Il faudra qu'ça passe,
D'la révolte on lév' l'étendard
Qu'ça passe ou qu'ça casse *bis.*
Sans plus de retard.

Dans c'bas monde, où tout n'est pas rose,
Faut prendre la vie à rebours ;
Quand je me sens d'humeur morose,
J'fais des vers ou des calembours.
Advienne le moment suprême,
Je cesserai de babiller
Quand j'aurai dit à ceux que j'aime :
" Adieu : gn'ia pas à tortiller.

" Il faut que j'trépasse,
" Il me faut vous abandonner,
" Ma pauvre âme est lasse,
" Mon heure vient d'sonner.

bis.

LA BLAGUE.

AIR : *D'la braise*

Chers lecteurs, j'vous prends à l'écart
Afin d'vous parler, blague à part,
D'la Blague ;
Je n'sais quoi diable vous chanter,
Car je ne veux pas vous conter
Des blagues.
Dans notre ville d'Ottawa
On rivalise à qui dira
L'plus d'blagues,
Le parlement en est farci
Et moi qu'est-ce que j'fais donc ici ?
D'la blague.

Jean-Baptiste et Napoléon
Dis'nt que mon tabac n'est pas bon !
D'la blague !
Ils prétend'nt ça pour me blouser
C'qui n'les empêch' pas d'épuiser
Ma blague.

Ils y revien't vingt fois par jour,
Ils ont un goût prononcé pour
Ma blague.
Ils pass'nt leur temps à m'informer
Qu'ils vont s'ach'ter de quoi fumer :
D'la blague !

Ernest, *cet indigne* garçon,
Dit qu'i n'sent jamais la boisson :
D'la blague !
Il avale bien son p'tit coup
Comme un autre, il aime beaucoup
La blague ;
Comme il n'aim' pas les calembours
Il en fait trois cents par huit jours
Et blague
Tout le monde sans se lasser.
Il voudrait en vain se passer
D'la blague.

Tupper, qui voudrait l'emporter,
Ne cesse de nous débiter
D'la blague.
Blake, un jeune homme qu'a du flair,
Prétend que le chemin de fer
Nous blague,

On se regarde de travers,
Et l'on se dit à mots couverts
Des blagues ;
Ça va durer jusqu'au printemps,
Histoire de passer le temps
En blagues.

On prend la chose au sérieux,
Cela devient bien ennuyeux,
Sans blague,
C'est malheureux, mais, ici-bas,
L'homme ne se gouverne pas
Sans blague ;
La blague est tout, l'argent n'est rien,
Qu'est-c'que les droits d'un citoyen ?
D'la blague !
C'est c'raisonnement qui m'a conduit
A v'nir vous chanter aujourd'hui
D'la blague.

LA LOI DES LICENCES.

Pour embêter les aubergistes
On fait des lois un peu partout ;
On en fait tant que nos légistes
N'y comprennent plus rien du tout.
Malgré c'qu'on en dira
C'ti-là qu'à bu boira.

Voilà que la loi fédérale
Nous tarabuste énormément ;
C'qui fait qu'un' clameur générale
S'élèv' cont' le gouvernement.
Malgré, etc.

La vieille loi provinciale,
La loi Dunkin, et cœtera,
Avec la loi municipale,
Faisaient d'l'ivrogne un pâtira.
Malgré, etc.

Aujourd'hui c'est encor bien pire,
Toutes les lois sont en conflit,
Et le buveur, pauvre martyre,
N'peut plus boire ailleurs qu'dans son lit.
Malgré, etc.

Je n'peux pas savoir si j'me grise
En vertu d'l'acte fédéral,
Ou si je dois ma pochardise
Au règlement municipal.
Malgré, etc.

Cela me travaill' la caboche,
J'me d'mand' d'un ton solennel :
L'Ate autorisant ma bamboche
Est-il bien constitutionnel ?
Malgré, etc.

C'est que j'puis bien avoir mes doutes,
D'aut's plus fins qu'moi n'y voient pas clair.
Il se prépare bien des joûtes,
Et je l'sais parc'que j'ai du flair.
Malgré, etc.

—Appliquez la loi fédérale,
Dit le chef des conservateurs.
—Suivez la loi provinciale,
Dit J. J. Ross aux inspecteurs.
Malgré, etc.

Il est grand temps qu'on organise
En Chambre un ou deux comités,
Pour que la boisson soit permise
A tout l'mond', même aux députés.
Malgré, etc.

Blagueurs, à qui l'on fait des rentes,
Faut des comités permanents,
D'la soif, des *traites* expirantes,
Pour le bonheur des *pèr's manants.*
Malgré c'qu'on en dira
C'ti-là qu'à bu boira.

PÉTRARQUE ET LAURE.

Je t'aime et n'ose te le dire ;
Il est dangereux de t'aimer ;
Ta vertu doit me l'interdire,
Ton mari pourrait m'assommer.
Ainsi parlait le grand Pétrarque,
Après avoir longtemps pleuré.
Quand l'amour a guidé sa barque,
Quel homme n'a pas chaviré ?

Loin de la fontaine Vaucluse,
Aimant la fille du voisin,
Jean veut en faire une recluse
Pour la soustraire à son cousin.
Il veut mourir lorsqu'il remarque
Qu'on le hait, qu'on est écœuré.
Quand l'amour a guidé sa barque,
Quel homme n'a jamais chaviré ?

Lorsqu'on aime, faut-il le dire ?
Puis vouloir mourir comme Jean ?
Comme Pétrarque, sur sa lyre,

Faut-il chanter *Laure* et l'argent ?
Sur ce point, le défunt Pétrarque,
Vous dirait d'un ton modéré :
Quand l'amour a guidé sa barque
Quel homme n'a pas chaviré ?

On dit qu'un aspirant ministre,
Assez âgé mais vert galant,
Vient de prouver qu'il est un cuistre,
Mais qu'il est loin d'être un *gars lent.*
Aujourd'hui, plus d'un Aristarque
De le démolir a juré.
Quand l'amour a conduit sa barque
Quel homme n'a jamais chaviré ?

MUFLE SOUVIENS-TOI.

AIR : *Rose Souviens toi.*

C'était l'instant mystérieux
Où du pochard la voix se fait entendre,
Où, dans l'escalier ténébreux,
Il ne peut monter ni descendre
Et moi, policier vigoureux,
J'étais arrivé pour te prendre.
Comme tu t'appuyais sur moi !
Souviens-toi, Mufle souviens-toi. } *bis.*

Tes gros yeux blancs étaient pochés.
Et tu gueulais d'une voix avinée ;
Tes vieux habits étaient tachés
De crasse vieille d'une année,
Tes boutons étaient arrachés,
Ta face était congestionnée.
Comme tu t'appuyais sur moi !
Souviens-toi, Mufle souviens-toi. } *bis.*

Puis à l'heure où chacun se tait,
Tu commençais une nouvelle antienne ;
Ta grosse main se débattait,
Pour mieux s'échapper de la mienne,
La brise à ma bouche apportait
La puanteur de ton haleine.
Comme tu t'appuyais sur moi ! } *bis.*
Souviens-toi, Mufle souviens-toi.

Sais-tu bien que tu m'empestais,
Que tes soupirs sentaient la vieille tonne,
Je disais, quand tu gigottais :
Allons ! marche ou je te bâtonne,
Puis, au violon je te portais,
Tu chantais un air monotone.
Comme tu t'appuyais sur moi ! } *bis.*
Souviens-toi, Mufle souviens-toi.

LA CAVALCADE.

AIR : *Fra Diavalo.*

Puisque la cavalcade
Doit défiler sur nos chemins,
Croisés, montrez-vous humains,
T'nez vos bêtes à deux mains.
Partez pour la croisade,
Cuirasse au dos et lance au poing,
Mais n'vous étalez point,
Car vous n'irez pas loin.
Croisés !
Pendant ces jours de fêtes,
Répétez à vos bêtes :
Arrié donc ! (*ter*)

Pour aller à la selle,
Faut pas avoir le dos trop rond ;
Faut être un franc luron
Et ménager l'éperon ;
Faut pas que l'on chancelle,

Faut pas qu'l'étrier soit trop long,
Faut pas empoigner l'arçon
Et faut s'tenir aplomb.
Croisés !
Pendant ces jours de fêtes,
Répétez à vos bêtes :
Arrié donc ! (*ter*)

Je me suis laissé dire
Que tous les meilleurs cavaliers
S'ront créés chevaliers,
Les aut's s'ront bacheliers.
Je ne veux rien prédire,
Mais j'suis certain qu'ceux qui tomb'ront
De tout ça n'rapport'ront
Rien aut' chose qu'un affront.
Croisés !
Pendant ces jours de fêtes,
Répètez à vos bêtes :
Arrié donc ! (*ier*)

Nous n'avons pas coutume
De combattre le Sarrazin,
Nous en faisons du pain,
Pour apaiser not'faim.
Mais sous un beau costume,
On peut fair' semblant d'batailler,

On peut même ferrailler.
Mais faut pas dérailler.
Croisés !
Pendant ces jours de fête,
Répétez à vos bêtes :
Arrié donc ! (*ter*)

Montréal, juin 1884.

LA MÉTAPHYSIQUE.

AIR : *Des gros mots.*

Faisons de la métaphysique
Pour étonner quelque badaud,
Mettons cela sur la musique
D'un nommé Gustave Nadaud.
Disons d'abord que la synthèse
De l'analyse est l'opposé,
Ajoutons, entre parenthèse,
Qu'un vieux pantalon trop usé
Nous fait voir,... triste conséquence,
Bah ! rengainons notre éloquence,
Nous fait voir... nous fait voir... le fil.
Ma foi ! c'est bien bête :
L'air veut qu'en chantant je m'arrête
Nous fait voir le fil (*bis*)
Lorsqu'il se montre de profil.

Un habit qui montre la corde
Sur un pantalon ébréché,
Semble crier : Miséricorde !

Lorsqu'il couvre un homme éméché.
A force de lever le coude,
On perce ceux du paletot,
Et la femme, qui toujours boude,
S'exaspère et dira bientôt :
Porte donc... que faut-il qu'il porte ?
Ah ! bah ! que le diable l'emporte !
Porte donc... porte donc... des trous
Ma foi, ça l'embête,
—Tu veux toujours te mettre en fête
Porte donc des trous (*bis*)
Puisque tu me mets en courroux.

Lorsque sa femme, un peu revêche,
Le traite de grand animal,
L'ivrogne. craignant qu'on l'empêche
De boire, se conduit fort mal.
Si, loin de coudre sa capote,
Elle lui fait des embarras,
Il se conduit en vrai despote
Et, la saisissant par les bras,
Il lui fait... que peut-il lui faire ?
Ah ! bah ! ce n'est pas mon affaire,
Il lui fait... il lui fait... des bleus !
Ma foi, c'est un lâche :
Rien d'étonnant si ça la fâche
Il lui fait des bleus (*bis*)
Ce qui devient très ennuyeux.

Lorsqu'il a battu son épouse,
Il s'en retourne au cabaret ;
Il boit sa casquette et sa blouse,
Il emprunte à gros intérêt.
Son pantalon se depenaille,
Il est inconnu des tailleurs
Et si, pendant qu'il s'encanaille.
Sa femme va laver ailleurs,
Il lui prend... que peut-il lui prendre,
Ah ! bah ! vous devez le comprendre,
Il lui prend... il lui prend... ses sous
Ma foi, c'est infâme !
Plaignez, plaignez la pauvre femme
Il lui prend ses sous (*bis*)
Car elle a toujours le dessous.

LA KERMESSE.

AIR :—*La bonne aventure ô gué.*

Je suis un enfant gâté,
Comblé de richesses.
Esclave de la beauté,
Je fais des largesses ;
Je dépense sans compter
Et m'occupe à visiter
Les grandes kermesses.
O gué,
Les grandes kermesses.

C'est là qu'on sait exploiter
Ma grande faiblesse ;
Les dames savent vanter
Mon air de noblesse,
Moi je ne puis écouter
Cela sans m'exécuter.
Vive la kermesse,
O gué,
Vive la kermesse.

Pour tout dire quand je vois
D'une jeune hôtesse
Paraître le frais minois,
Je vous le confesse,
Je mets la main au gousset
Voilà pourtant ce que c'est
Que notre kermesse,
O gué,
Que notre kermesse.

Je mange comme un glouton
Par délicatesse ;
Tant qu'il me reste un bouton,
Faut que m'engraisse.
Quand les boutons sont partis,
J'en achète au plus haut prix.
Vive la kermesse !
O gué,
Vive la kermesse.

Si je gonfle mon bedon,
Ma bourse s'affaisse ;
Ce que je donne en pur don
Fait baisser ma caisse.
Je fume et bois trop souvent
A la fin, c'est énervant,
La grande kermesse,
O gué,
La grande kermesse.

Gais atours, grâce, beauté,
Voix enchanteresses,
Candeur, ingénuité
Des devineresses, *
Tout cela, par charité,
Exploite la vanité.
Vivent les kermesses !
O gué.
Vivent les kermesses !

---

* A la kermesse alors tenue sur la Place d'Armes, au profit de l'Hôpital Notre-Dame, quelques jolies citadines costumées en Bohémiennes, disaient la bonne aventure, moyennant finance.

LA PLAQUE DE SAINT-HENRI.

AIR :—*D'la braise.* *

Pour dissiper le sombre ennui,
J'm'en vas vous parler aujourd'hui
D'la plaque
D'l'Hôtel-de-Vill' de St-Henri,
L'an dernier on a beaucoup ri
D'la plaque ;
Le maire et ses subordonnés
Montraient à nos yeux étonnés
La plaque,
Et l'on voyait sur le fronton
Leurs noms. Aujourd'hui qu'y voit-on ?
—La plaque.

---

* Lors de la construction de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Henri, les conseillers en fonctions avaient fait inscrire leurs noms sur une plaque de marbre portant la date de l'érection de l'édifice. Leurs successeurs retournèrent la plaque et y firent graver une autre inscription plus conforme à leurs idées.

Serait on maire ou conseiller,
Avocat, bedeau, marguillier,
La plaque
Qui décore ce monument
Est *implacable* du moment
Qu'on plaque
Son nom dessus. Sans m'opposer
A tous ceux qui voudraient poser
Des plaques,
Je dis qu'il faut être bien sûr
D'avance de ce qu'on met sur
Les plaques.

Les électeurs de St-Henri,
Qui regardaient d'un air marri
La plaque,
Disaient en voyant tous ces noms :
Ça s'ra drôl' si nous retournons
La plaque ;
Sur le *verso* nous graverons :
Hôtel-de-Ville, et nous verrons
La plaque
Vierge de tout nom d'abruti ;
On n'dira plus : Elle a menti
La plaque.

On a vu les élections
Justifier ces prétentions.
La plaque
N'a pu tenir ; ceux qui l'ont mis
Voient aux mains de leurs ennemis
Leur plaque ;
On l'a retournée à l'envers,
C'qui fait qu'j'illustre par mes vers
La plaque ;
C'n'est pas un sujet bien fécond,
C'est peu tendre et c'est peu profond,
La plaque.

On accueille par des lazzis
Les guerriers armés de fusils
Sans plaques.
Les plaques ont leur beau côté
Mais, on conçoit la vanité
Des plaques,
Lorsqu'on les voit changer de bord,
Pour cacher c'qu'ell's montraient d'abord.
Qu'on plaque
Des noms autant que l'on voudra,
Jamais le public ne croira
La plaque.

A-t on fini de s'chamailler
Pour savoir qui f'ra travailler
La plaque ?
Le marbre est si bien martelé
Qu'à moins d'avoir renouvelé
La plaque,
Advienne un nouveau changement,
On laissera le bâtiment
Sans plaque,
Ou, sans creuser des lettres d'or,
Au crayon l'on fera l'décor
D'la plaque.

LA PAILLASSE A TOUT L'MONDE.

AIR : *Mon père était pot.* *

Paillasse, oreiller, matelas
Du grand cinquantaire,
N'offrant pas le confort hélas !
D'un' paillasse ordinaire,
Gros sac de coutil ;
Je suis un outil
Pour gagner la pièc' ronde,
Lit improvisé,
On m'a baptisé
La paillasse à tout l'monde.

Pour recevoir ceux qui d'vaient v'nir,
Craignant de manquer d'places,
On entreprit de convertir
Tout le linge en paillasses.

---

* En prévis on de l'encombrement qui devait résulter de l'affluence étrangère que les fêtes du cinquantenaire devait attirer à Montréal, bon nombre de gens avaient improvisé quantité de paillasses que l'on se promettait bien de louer au plus offrant et dernier enchérisseur. Ce genre d'industrie a produit peu de fortunes colossales.

Certains hoteliers
En ont des milliers,
De grabats tout se bonde ;
J'sais des commerçants
Qu'ont plus de trois cents
Paillasses à tout l'monde.

Sur moi l'visiteur, à prix d'or,
Vient allonger ses membres ;
On me voit dans le corridor,
La buvette et les chambres.
Ceux qui m'ont taillé'
Mont multiplié,
Car la pratique abonde ;
Plus d'un aristo
Retient *subito*
La paillasse à tout l'monde.

Tous les hôtels sont encombrés,
On se met à la gêne
Et moi, sous des toits délabrés,
Je reçois l'indigène,
Le fier citadin,
Le beau muscadin,
La brunette et la blonde.
Il faut se pourvoir,
Chacun veut avoir
La paillasse à tout l'monde.

S'il est vrai qu'j'ai toujours le d'sous,
Ce qu'est ennuyeux en somme,
A mon maît' j fais gagner les sous
D'celui qui prend un somme.
Ceux qui font dodo
Sont l'*Eldorado*,
Celui que je seconde
N'a qu'à se hâter
De bien exploiter
La paillasse à tout l'monde.

Comme pièce d'ameublement
Je deviendrai notoire ;
On inscrira mon nom charmant
Aux fastes de l'histoire.
J'marque l'évènement
Du grand ralliment
D'une race féconde ;
Tant que l'mond' vivra
On se souviendra
D'la paillasse à tout l'monde.

Montréal, juin 1884

LE TOURNOI.

Air : *V'là l'vitrier.*

Allant au trot cadencé,
V'là l'destrier qui passe,
Allant au trot cadencé
V'là l'destrier passé.
V'là l'destrier, v'là l'destrier, v'là l'destrier qui passe,
V'là l'destrier, v'là l'destrier, V'là l'destrier passé.

En selle bien balancé,
Le croisé se prélasse,
En selle bien balancé,
L'croisé s'est avancé.
V'là l'cavalier, (*ter*) etc.

De point's de fer hérissé,
Il s'dandine avec grâce,
De point's de fer hérissé,
Lance au poing, bien corsé.
V'là l'cavalier, etc.

* Ecrite à l'occasion du tournoi auquel prirent part les croisés de la cavalcade du Cinquantenaire.

Bien astiqué, bien brossé,
Sous sa lourde cuirasse,
Bien astiqué, bien brossé,
Sous le fer engoncé.
V'là l'cavalier, etc.

Pourquoi ce sourcil froncé
Assombrit.il sa face ?
Pourquoi ce sourcil froncé ?
Comme il s'est redressé !
Vl'à l'cavalier, etc.

L'œil en feu, le front plissé,
Il dévore l'espace,
L'œil en feu, le front plissé,
Il semble courroucé,
V'là l'cavalier, etc.

De nos preux du temps passé
Il rappelle l'audace,
Comm' nos preux du temps passé,
D'combattre il est pressé.
V'là l'cavalier, etc.

Pourquoi donc cet air vexé ?
Pourquoi c'courroux d'surface ?
Pourquoi donc cet air vexé ?
Pourquoi c'courroux forcé ?
V'là l'cavalier.

Un autre s'est élancé ;
Les voilà face à face,
Un autre s'est élancé,
Notre homme est terrassé
V'là l'cavalier, etc.

Le héros est renversé
Sous la lance qui casse,
Le héros est renversé ;
L'vainqueur l'a ramassé.
V'là l'cavalier, etc.

Il n'est ni mort ni blessé,
Il revient l'oreill' basse,
Il n'est ni mort ni blessé
Mais il est agacé.
Vlà l'cavalier, etc.

Le *tourne oie* est commencé,
L'vaincu fait volte face,
Le *tourne oie* est commencé
L'vaincu n'a rien d'cassé.
Vl'à l'cavalier, etc.

Montréal, juin 1884.

LA COMMISSION ROYALE.

AIR :—*La Faridondaine.*

Comme il était de son devoir,
La Commission Royale
A dit : Messieurs, vous allez voir
Une enquête loyale.
Tous les témoins ont répondu :
La faridondaine et tur lu tu tu.
De Beaufort dans sa *barbe a ri*,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Mousseau, (le cas était pressant),
Vient d'être nommé juge ;
Le banc pour cet homme puissant
Semblait être un refuge.

Déranger l'homme bien *pansant*,
La faridondaine, c'était bien vexant,
Lui qui se croyait à l'abri,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Ce magistrat ventripotent
Vient montrer sa bedaine,
Puis il s'en retourne en chantant
Une faridondaine.
On entend dire à Bergeron
La faridondaine, la faridondon,
Hodie mihi cras tibi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Mercier, un habile rhéteur,
Interroge Mallette,
Puis le farouche accusateur
Passe sur la sellette.
On se noircit avec succès,
La faridondaine. Pour voir le procès.
Chacun a quitté son gourbi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

On veut, des gens peu scrupuleux
Dévoilant les pratiques,
Voir quel est le plus crapuleux
De nos chefs politiques.
Les électeurs sont convaincus,
La faridondaine, que pour des écus,
Leurs chefs les vendraient sans merci,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

L'AFFAIRE CHARLEBOIS.

AIR :—*Bon voyage, cher Dumollet.*

L'entreprise
De Charlebois,
Aux noirs soupçons ne saurait donner prise.
L'entreprise
De Charlebois,
Inquisiteurs, vous réduit aux abois.

Persécuteurs de la frêle innocence,
Vous vous ruez sur l'éphèbe Mousseau ;
Laissez-le donc attendre sa croissance,
Comme aurait dit feu Jean Jacques Rousseau.
L'entreprise etc.

De Charlebois il ignore l'affaire,
Qu'attendez-vous de ce gros ingénu ?
Ministre, il n'est pas sorti de sa sphère,
Il vous répondra : " Ni vu, ni connu.
L'entreprise etc.

Que Charlebois ait commis quelques fautes,
C'est assez clair, mais cet original
Se fait payer, puis, se tenant les côtes,
Il rit au nez du fameux tribunal.
L'entreprise etc.

Le gros Mousseau reste blanc comme neige,
Et Bergeron s'en va dans Beauharnois
Conter à ceux qui lui donnent son siège,
Que de Beaufort agit en vrai sournois.
L'entreprise
De Charlebois,
Aux noirs soupçons ne saurait donner prise.
L'entreprise
De Charlebois,
Inquisiteurs, vous réduit aux abois.

TROUPE INNOCENTE

Troupe innocente,
De gens très peu futés,
Clique indécente
De *minteaux* écourtés,
Sénateurs mal bâtis,
Rédacteurs abrutis,
O foule impénitente !
D'éteignoirs assortis,
Troupe innocente.

EN CORRECTIONNELLE.

Du Recorder relevons les cancans :
Un vagabond âgé de vingt-cinq ans
Est aujourd'hui placé sur la sellette,
Il avait pris la poudre d'escampette :
On a lancé contre lui deux mandats
Et le voilà parmi les candidats
A la prison—Comment vous nommez-vous ?
Vous êtes un flâneur. Allons répondez-nous.
Vous êtes, m'a t-on dit, un vagabond notoire.
—Mon président, écoutez mon histoire.

---

* Au mois de décembre 1884, l'auteur, alors employé à la rédaction de la *Presse*, était chargé du compte-rendu de la Cour du Recorder. L'idée lui vint un jour de faire son rapport en vers. La Cour siégeait jusque vers midi. Il fallait que le manuscrit fut livré vers une heure et demie de l'après-midi, afin de laisser le temps nécessaire à la composition et à la correction des épreuves avant la mise en page qui se faisait vers trois heures, pour l'édition du soir.

Rimer un rapport fidèle en aussi peu de temps, était une entreprise assez difficile pour valoir la peine d'être tentée. L'auteur voulait savoir si la chose pouvait se faire et, pendant trois jours consécutifs, la *Presse* publia, dans son édition du soir, le compte-rendu de la séance tenue l'avant-midi à la Cour du Recorder. Nous donnons ici les trois comptes-rendus en question.

Antime est mon prénom,
Antime du Sablon.
—Mon garçon, vous avez un beau nom de famille,
Que vous portez très mal ; vous le déshonorez.
—Moi, je n'en suis pas fier, car je suis un bon drille.
—Pour ce fait en prison un mois vous passerez.

Monsieur Nelson appelle Jean Paquette,
Hôte futur du grand hôtel Payette,
—Vous étiez ivre hier
Lui dit le Recorder.
—Votre honneur, vous savez, lui répondit l'ivrogne,
Hier c'était lundi ; lorsque l'on trime fort
Durant cinq jours entiers, dites qu'on n'a pas tort
Pour bien se délasser de se rougir la trogne.
L'argument est mauvais,
Et vous n'en pouvez mais,
Vous aviez le frisson, dites-vous pour défense,
Vous irez en prison pour au moins trente jours.

—Vous Mathilda Hardy, je vous connais, je pense.
Vous venez bien souvent et c'est donc vous toujours ?
Quant à vous, Flora Hart, vingt fois récidiviste,
Vous n'êtes pas de ceux qu'on prend à l'improviste ;
Toutes deux, vons traînez
Et vous vous pavanez
Sur le trottoir. Vous avez fait ripaille ;
Vous irez en prison pour gémir sur la paille,

Et vous y resterez pendant six ou neuf mois.
Je voudrais bien vous voir pour la dernière fois.
On vous connaît, ivrognesses flâneuses,
Quand vous voulez faire les matineuses,
Vous négligez de coucher dans vos lits,
Pour mettre fin à vos nombreux délits,
Je vais vous mettre à l'abri de la neige
Pendant neuf mois. Que le ciel vous protège.

Thomas Coughlin, bien qu'ayant trop goûté
A la boisson, s'en retourne acquitté

Paul Desjardins pintoche constamment,
Il sait jurer et sacrer joliment,
C'est un pochard très détestable, en somme,
Et Son Honneur, qui connait bien son homme,
Lui dit : Mon cher, on vous voit trop souvent ;
Pendant six mois, ô mauvais garnement,
Vous gémirez sur cette paille humide
Qu'on met dans les cachots. Lui, d'une voix timide :
—Laissez-moi donc aller pour cette fois.
—Non, vous aurez encor six autres mois.

Puis comparait Marie-Louise Leclaire,
Elle n'est pas *claire* de son affaire ;
La pauvre fille est prise d'nn hoquet,
Et lourdement tombe sur le parquet.

Elle a trop bu : voilà l'épilepsie
Qui la saisit, lorsqu'une vieille *scie*
Vient déposer et conter ses méfaits :
Procès remis pour s'enquérir des faits.

Deux vagabonds ivrognes et flâneurs,
Vont en prison jusqu'au retour des fleurs.

Louis Gauthier, qui s'est grisé beaucoup,
Dit carrément qu'il n'a pris qu'un seul coup.
Il ne l'a pas mesuré dans un verre
Mais dans sa gorge et le juge a dit—Père
Il ne faut pas, à soixante-treize ans,
Trop se griser. Parmi les mendiants,
C'est un défaut qu'à peine je tolère,
Pour cette fois, vieillard, je vous libère.

—Vous, Jovite Meunier, ivre dans une rue,
Vous blasphémiez ; la police accourue
Vous dit ces mots : Au poste suivez-nous,
—Mon président, je vous prie à genoux,
De me lâcher. Suspendez la sentence.
Si vous me permettez de sortir aujourd'hui
Jamais en cette cour je ne serai traduit.
—Non, vous paierez deux dollars ou huit jours.
—C'est bien monsieur. J'm'en souviendrai toujours.

Thomas Gannon, assaut sur la police.
Doit aller en prison pour deux mois de service.
En travaillant à casser des moëllons,
Il est certain de trouver ces mois longs.

Jerry Murray se grise dans les cours ;
Les policiers vont lui porter secours,
Le Recorder lui fait une semonce,
Murray redit cette noble réponse :
Laissez-moi donc m'en aller, Votre Honneur,
La liberté : Voilà le vrai bonheur.

John Patrick Shaw était ivre à l'hospice
De Notre-Dame. Un homme de police
Fut appelé pour rétablir la paix ;
Notre Patrick est très grand, très épais.
Il menaçait, proférait des blasphèmes,
Se trémoussait, lançait des anathèmes,
A coups de poings menaçait de briser
Les nez ce ceux qui voulaient l'apaiser.
Le policier hardiment vous l'accoste,
Vous le saisit et le conduit au poste.
—Vous n'allez pas, dit-il, me fourrer en prison,
Je sais que je suis gris ; en voici la raison :
Il n'est que minuit,
Policiers aigris.
Vous savez la nuit
Tous les *Shaw* sont gris.
Et voilà donc pourquoi *Shaw* hier
Ne parut pas en Cour du Recorder.

II

Sept prisonniers, tous plus ou moins pervers,
Ont comparu pour des crimes divers.
L'été n'est plus, et pour peu qu'on se saoûle,
Si, par hasard, sur le trottoir on roule,
Si l'on y dort un tantinet, toujours,
On est certain d'en avoir pour huit jours.
Le policier ne veut pas que l'on gêle :
Lorsqu'il fait froid, il redouble de zèle.
Ceux dont les nez par le froid sont rougis
Risquent toujours qu'il leur offre un logis.
Chaque passant lui parait un ivrogne,
Et, le toisant, il se dit : quelle trogne !
Sur le trottoir, s'il vous voit endormis.
Dans un cachot il vous a bientôt mis.

Michael Burns, ivre-mort dans la rue,
Sur la faction tant de fois parcourue
Par le pas lourd d'un policier géant,
Hier au soir, a vu s'ouvrir, béant,
Le noir cachot et, ce matin, le juge,
Sans vaine phrase et sans vain subterfuge,
Dit : — Vous buvez sans rime ni raison ;
Allez-vous en pour huit jours en prison.

Joseph Girard, un vieillard irascible,
Dit que, longtemps, il a servi de cible
Aux quolibets, bien qu'il soit tout petit.
— Vous mendiez. — Oui. J'ai bon appétit.

—Mais vous buvez ?— C'est vrai ; je prends la goutte,
Lait des vieillards, qui m'aide sur la route.
— C'est mal à vous ; à soixante-seize ans
On vous a vu chicaner des enfants.
— Mon président, le gamin m'importune
Lorsqu'il me dit : P'tit homme dans la lune,
Moi je m'emporte et ma canne a beau jeu ;
Je voudrais bien vous y voir, sacrebleu !
— Allons, vieillard, votre cause est perdue,
Corrigez-vous. Sentence suspendue.
Si je vous revois,
Gare une autre fois
Tâchez d'aller chez monsieur Mazurette
Et d'y rester.

Vous, Gédéon Vermette,
Tous vos plaisirs ne sont pas innocents,
Car vous livrez des assauts indécents
Aux jouvenceaux, partout, jusqu'au théâtre.
Pour vous guérir de votre humeur folâtre,
Vous passerez quatre mois en prison.

Et vous John Scott, pour mettre la maison
De votre femme à l'abri du tapage,
Sous les verroux on vous tiendra bien sage
Pendant un mois.

Vous avez riboté,
Thomas Forest, vous avez tempété,
Pesté, juré, frappé sur une femme ;
C'était très mal et, pour cet acte infâme,
Vous nous paierez cinq dollars, ou sinon,
Vous passerez quinze jours en prison.

Mary Ann Brown, une veuve en délire,
A bu trop sec et dans sa tirelire
N'a plus d'argent.
Il est urgent
D'en prendre soin. Lasse de cette vie,
De se noyer elle a parfois l'envie.
Le tribunal l'enferme pour un an,
Puis aussitôt a lieu l'ajournement.

III

Napoléon Lachance âgé de vingt-sept ans,
Prétend s'être vengé de propos insultants ;
Il regrette d'avoir giflé son camarade.
On le condamne aux frais.

Pour une autre escapade.
Henry Wilson devant Son Honneur est traduit ;
Ivre sur le trottoir, il s'est très mal conduit.
Le Recorder l'acquitte et voici qu'on appelle
Un nommé Boroski dont l'âme n'est pas belle.

—Vous êtes un ivrogne, approchez Boroski,
Vous passez votre temps à boire du whiski.
Vous resterez un mois en prison sans rien boire.

Jean Trudel je connais votre piteuse histoire :
De tristes préjugés vous vous montrez imbu,
Contre la tempérance, et vous avez trop bu.
Vous êtes acquitté, car vous êtes malade.

Des époux Kerrigan la bruyante algarade
Attirait, l'autre soir, sur l'un des boulevards
Tous ceux qui voulaient voir des ivrognes bavards.
Le mari parle fort et la femme riposte
La police intervient et les amène au poste.
Ils sont très mal notés et le couple aux abois
Va passer en prison l'espace de deux mois.

Madame Thomas Smith, en mise négligée ;
Dans un passage obscur hier s'est engagée,
Un brave policier, craignant pour sa vertu,
Survient, elle résiste, il eut été battu
Comme plâtre s'il n'eût arrêté la mégère,
Car madame a, dit-on, la main aussi légère
Que ses mœurs.—Vous irez, dit le juge, en prison
Pour deux mois, et, ma foi, je crois qu'il eut raison.

Marguerite Connor flâne à propos de bottes,
Et fait souvent de l'œil à ses compatriotes.
Dix dollars ou six mois, c'est raide, mais il faut
La guérir pour de bon de ce vilain défaut.

Thomas McGarity, assaut sur la police,
Va faire à la prison deux longs mois de service.

Maggy Chapman ira pour trois mois en prison
Ou paiera cinq dollars ; en voici la raison :
Elle était ivre hier, la police accourue,
La saisit par le bras, l'enlève de la rue.
Puis la fait *comparoir* devant le Recorder
Qui punit aujourd'hui tous les crimes d'hier.

UN PACTE TÉNÉBREUX.

AIR :—*Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.*

Pour conserver sa candide innocence,
Fuyant jadis le monde corrupteur,
Frère Beaugrand, dès son adolescence,
S'improvisait clerc de Saint-Viateur.
Son premier pas *de clerc* fut une chute ;
D'anachorète il se fit *Juif-Errant* :
Et depuis lors, de culbute en culbute,
A la mairie est arrivé Beaugrand. (*bis*)

L'équerre un jour remplaça la férule,
Le froc avait fait place au tablier ;
Ce franc-maçon, dans sa chaise curule,
Nargue Trudel, qui semble l'oublier.
Quand Montréal acclama ce sectaire,
L'éclair jaillit de ton front fulgurant ;
Qui donc retient ta foudre. ô Grand Vicaire ?
Aurais-tu peur du franc-maçon Beaugrand ? (*bis*

Ce n'est pas toi qui nous l'as rendu maire.
Tu t'efforçais de nous le dégommer :
Comme il voulait rendre guerre pour guerre,
Tu commenças toi-même à t'alarmer :
— " Reste au Sénat, donne-moi la mairie,
" Tomber tous deux ce serait trop navrant ;
" Que l'*Etendard* protège la *Patrie*,
" Cela vaut mieux," te dit maître Beaugrand. (*bis*)

Défenseur né de notre *Chambre Haute*,
Trudel a dit que ce vaste entresol
Ne pouvait point contenir un seul hôte
Qui ne fut pas un possesseur du sol.
Mais, tout-à-coup, ce grand propriétaire
Est, sur ce point, devenu moins tranchant,
Et prise enfin les droits du prolétaire,
Plus haut encor que son ami Beaugrand. (*bis*)

O sénateur ! que devient ton beau zèle ?
Tu foudroyais les franc-maçons partout !
Est-ce Beaugrand, qui t'a pris sous son aile ?
Serait-ce toi qui lui pardonne tout ?
Est-ce intérêt ou charité chrétienne
Qui t'a soudain rendu si tolérant ?
Ménages-tu sa place où bien la tienne,
En pactisant avec maître Beaugrand. (*bis*)

Février 1885.

LES FESSIERS.*

AIR :—*C'est pas vrai.*

Un Canadien qu'est pas un homme,
A Fall-River, on le surnomme
Le fessier.
Ce sobriquet n'sent pas la rose,
Mais il communiqu'la névrose
Au fessier ;
Cet être, qui nous fait la guerre,
Très-souvent, par l'ami Ti-Pierre * *
S'est *fait scier.*
Lorsque Ti-Pierre vous l'arrange,
Il faut voir comm' la peau démange
Au fessier.

---

* A Fall-River, ce nom était donné, par dérision, aux rares Canadiens qui s'opposaient au mouvement organisé par leurs compatriotes, dans le but d'obtenir un prêtre de leur nationalité pour leur église de Notre-Dame de Lourdes. On sait que ces derniers ont obtenu gain de cause à Rome.

* * Nom de plume de l'un des collaborateurs du journal l'*Indépendant.*

Il est facile à reconnaître,
Il écoute par la fenêtre,
Le fessier.
Son chapeau qui m'fait toujours rire,
Comme un accordéon s'étire.
Le fessier
Porte une chevelure inculte,
Et s'occupe beaucoup du culte,
Pour nous scier.
Quand pour combattre on entre en lice,
Il nous montre, en criant " Police,"
Son fessier.

Il marche comme une écrevisse,
Et met bientôt hors de service
Son fessier ;
A reculons dans son ornière,
Il place sans devant derrière
Son fessier ;
Au lieu d'vend' du rhum ou d'z'épices,
S'il y trouvait des bénéfices,
Le fessier
Vendrait bien son compatriote.
Il vendrait mêm' de sa culotte,
Le fessier.

Chez nous, resterons-nous les maîtres ?
—Non, repondent d'ignobles traîtres,
[Des fessiers.]

Lorsque la paroisse proteste,
On fait signer un manifeste
Aux fessiers ;
Onze cafards signent la liste,
Prouvant que chez-nous il existe
Onz' fessiers,
Dont cinq de la même famille ;
On n'peut pas dire que ça fourmille,
Les fessiers.

Une chose les scandalise :
C'est qu'on ne livre pas l'église
Aux fessiers.
Or, les *Canadiens* de l'Irlande
Accepteraient, bien sûr, l'offrande
Des fessiers.
Ces contempteurs de notre race
Installeraient à notre place
Les fessiers.
Si nous voulions les laisser faire,
Mais mieux vaut laisser dans leur sphère
Les fessiers.

Fall-River, Septembre, 1885.

C. MOI.*

——

Qui signe la chronique ?
C. Moi ;
L'écrivassier cynique,
C. Moi,
L'ergoteur exotique,
C. Moi,
Le Bouffon politique,
C. Moi.

L'insulteur, qui sans honte
S'aime, oit
Ce qu'on dit sur son compte.
Du doigt,
On me montre ; mon ire,
A froid,
S'exhale et mon délire
S'accroit.

---

* Nom de plume d'un collaborateur du *Pionnier de Sherbrooke*.

Je produis la disette
D'emois ;
Nul ne lit ma gazette
Sept mois.
Mes traits, qu'une mazette
Sème, ouais !
M'ont valu la rosette
Des niais.

Le mouchard sans vergogne,
C. Moi ;
Clerc en sale besogne,
C. Moi ;
Celui qui prête à rire,
C. Moi ;
Qui ne sait pas écrire ?
C. Moi.

Entrepreneur de haines,
Cagot,
Rabâcheur de rengaines,
D'argot.
Je livre à tous ma plume
D'oison,
Laquelle est, je présume,
Poison.

Pour engueuler à gages,
Dire "Ouf"
Gâcher des commérages,
Du Pouff,
Distiller fiel et bave,
Ma foi,
S'il est un bon esclave
C. Moi.

SPA LUI.

POUR UN CLUB DE RAQUETTE.

(PARODIE.)

Un canadien errant,
Raquetteur enragé,
Arpentait en courant
Notre sol enneigé.

A rester inactif,
Disait-il en marchant,
L'homme devient poussif
S'il ne devient méchant.

Lorsque la neige étend
Son beau tapis mœlleux,
L'écho redit le chant
Du clubiste joyeux.

Qui, la raquette au pied,
Avec ses compagnons
Marche comme un troupier
A travers les vallons.

En costumes brillants,
Nous bravons les frimas;
Les crissaux scintillants
Gémissent sous nos pas.

Lorsque, le nez au vent,
La cohorte s'ébat,
Sur l'édredon mouvant
La raquette s'abat.

Ottawa, janvier 1888.

IL NE M'ABREUV'RA PAS

AIR : *Il ne reviendra pas.*

Il m'abreuvait, il m'app'lait sa vieil' branche,
Et, vieux pochard, je n'empruntais qu'à lui,
Qu'il était beau quand, le poing sur la hanche,
Il me disait : Veux-tu boire aujourd'hui !
Un jour, hélas ! la dèche impitoyable
Vint *subito* l'arracher de mes bras ;
Pour étancher ma soif épouvantable,
J'ai vidé son gousset, il ne m'abreuv'ra pas ! (*bis*)

Il était gras, jamais plus belle trogne
N'avait lancé rayons plus fulgurants ;
J'aimais à voir sa figure d'ivrogne
Lorsqu'il versait le whiskey par torrents.
J'ingurgitais, éponge insatiable,
Je le suivais, m'attachant à ses pas,
Même aujourd'hui, je le suivrais au diable.
J'ai vidé son gousset ; il ne m'abreuv'ra pas ! (*bis*)

Sans pintocher il faudra que je crève,
De vivre à jeun j'entrevois le danger ;
Les mastroquets se sont tous mis en grève
Je voudrais boire et l'on m'offre à manger.
S'il advenait qu'une âme charitable
Put me fournir le prix d'un bon repas,
Je l'consommerais en bon whiskey potable.
J'ai vidé son gousset ; il ne m'abreuv'ra pas ! (*bis*)

CHANT D'UN DÉPUTÉ

NOUVELLEMENT ÉLU

AIR :—*La bonne aventure, ô gué.*

Je suis un âne bâté
D'la Législature ;
On m'a pris pour député
Funeste aventure !
Ah ! que ne suis-je resté,
Malgré la majorité,
A fair' d'la culture,
Oh gué !
A faire, d'la culture !

Maint'nant faut qu'j'aille à Québec
Fair' comme les autres,
Assister aux pris' de bec
D'un tas de bons apôtres.

Chacun f'ra son boniment,
Et j'choisirai l'bon moment
D'applaudir les nôtres,
Oh gué !
D'applaudir les nôtres.

Les électeurs d'mon comté
Auraient dû m'connaître ;
Si c'n'était qu'l'indemnité
J'les enverrais paître.
Je les ai payés comptant
Et, si j'trouve le prix coûtant,
J'les vendrai peut-être,
Oh gué !
J'les vendrai peut-être.

L'ARMÉE DU SALUT

Air : *En revenant de la revne.*

Nous somm' de joyeux salutistes,
De ridicul' dignes objets ;
Nous nous déguisons en artistes
Pour sauver les mauvais sujets.
Afin d'pouvoir manger c'te croûte,
Nous faisons du bruit sur la route
Et tous les mauvais garnements
Entend' le son d'nos instruments.
Chacun de nous doit chanter,
Gesticuler, sauter,
Battre la caisse à tour de bras,
Gueuler et fair' des embarras ;
Quand on n'est pas dans l'ton,
Le cornet à piston,
De ses notes d'airain
Couvre nos voix et l'tambourin.

Refrain :—Faux et bruyants,
Nos concerts ennuyants,
Pour sauver l'z'incroyants,
Font des merveilles.
Dans l'noble but
D'prélever un tribut,
Nous leur cornons l'salut
Dans les oreilles.

Cell' qui n'peuv' pas dev'nir épouse,
Parmi les blond' fill' d'Albion,
Endosseront not' rouge blouse
Et coifferont not' capuchon.
Nous avons peu d'succès en France,
Où l'on s'occupe peu d' l'*appat rance.*
De nos corps expérimentés,
Où nos concerts sont peu goutés.
On y traite en paria
L'trombone alleluia ;
Les capitaines en jupon
N'y remport' jamais le pompon.
Nos boniments, nos cris
De guerre et nos écrits
Font rire les Français
Sans nous assurer le succès.

Faux et bruyants,
Nos concerts ennuyants,
Pour sauver l'z'incroyants,
Font des merveilles.

Dans l'noble but,
D'prélever un tribut,
Nous leur cornons l'salut
Dans les oreilles.

Cependant la vieille Angleterre,
Où nous logeons notre arrièr'-train,
De subjuguer toute la terre,
Voit not' général *Booth-en-train*.
L'Anglo-Saxon nous fait des rentes
Et nos cohortes délirantes,
Enfourchant le nouveau dada,
S'abattent sur le Canada.
De sermons bien munis,
Dans les Etats-Unis,
Avec un grand bruit de chaudrons,
Nos troupiers ont fait bien des ronds.
Chez ces peuples bernés,
Nous sommes casernés
Et, pour les dégourdir,
Nous achevons d'les assourdir.

Faux et bruyants,
Nos concerts ennuyants,
Pour sauver l'z'incroyants
Font des merveilles.
Dans l'noble but
D'prélever un tribut,
Nous leur cornons l'salut
Dans les oreilles.

Montréal, août, 1888.

INDEX DE LA TROISIÈME PARTIE

(Chacune des parties de cet ouvrage a son index particulier indiquant les pages des matières qu'elle contient.)

C'est léger - - - - - - - - - - - - - - - - 163
C'est assez - - - - - - - - - - - - - - - - 189
C. Moi - - - - - - - - - - - - - - - - - 255
Chant d'un député - - - - - - - - - - - - - 262
Dans le bois - - - - - - - - - - - - - - - 187
Déridéra - - - - - - - - - - - - - - - - 196
En correctionnelle - - - - - - - - - - - - 240
Il ne m'abreuv'ra pas - - - - - - - - - - - 260
L'armée du salut - - - - - - - - - - - - - 264
La Lizette de l'*Etendard* - - - - - - - - - 169
La Blague - - - - - - - - - - - - - - - - 205
La loi des licences - - - - - - - - - - - - 208
La cavalcade - - - - - - - - - - - - - - - 215
La Kermesse - - - - - - - - - - - - - - - 221
La Métaphysique - - - - - - - - - - - - - 218
La paillasse à tout l'monde - - - - - - - - 228
La plaque de Saint-Henri - - - - - - - - - 224

La commission royale - - - - - - - - - - - - 234
L'affaire Charlebois - - - - - - - - - - - - 237
Le Castor - - - - - - - - - - - - - - - - 172
Les francophobes - - - - - - - - - - - - - 175
Les feuilletons - - - - - - - - - - - - - 180
Les p'tits minteaux - - - - - - - - - - - - 192
Les vingt-deux millions - - - - - - - - - - 201
Le tournoi - - - - - - - - - - - - - - - 231
Les fessiers - - - - - - - - - - - - - - - 252
Mufle, souviens-toi - - - - - - - - - - - - 213
Nos grands hommes - - - - - - - - - - - - 194
Pif ! paf ! - - - - - - - - - - - - - - - 177
P'tit Baptiste - - - - - - - - - - - - - - 199
Pétrarque et Laure - - - - - - - - - - - - 211
Pour un club de raquette - - - - - - - - - 258
Rantamplan - - - - - - - - - - - - - - - 166
Troupe innocente - - - - - - - - - - - - - 239
Un pacte ténébreux - - - - - - - - - - - - 250
Zut - - - - - - - - - - - - - - - - - - 184

U. O.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

MAY 20 1987

MAY 11 1987

DEC 11 1998

09 JUIN 1998

09 JUIN 1998

14 FEV. 1999

CE

PS 3439 .R45C6 1899

a39003 004821053b